



PLATEFORME FRANCOPHONE IFES

INTERAGIR AVEC L'UNIVERSITÉ

croire et servir dans le monde académique



INTERAGIR AVEC L'UNIVERSITÉ

Croire et servir dans le monde académique

Que veut dire interagir avec toute l'Université pour Christ ?
Quels sont les fondements bibliques de cette vision ?
Quels sont les défis que nous rencontrons et les angles morts potentiels lorsque nous mettons en œuvre notre foi et que nous servons notre prochain dans l'Université ?

Ce sont toutes ces questions qu'explore cette brochure, avec une attention toute particulière au monde francophone.



ISBN 978-2-9568500-0-7



9 782956 850007





Interagir avec l'Université

Croire et servir dans le monde académique

Vinoth Ramachandra

Terence C. Halliday

Kaliva Guilavogui

Glenn Smith

Marc Pulvar

Timothée Joset (éd.)

Les GBU (Groupes Bibliques Universitaires) rassemblent des étudiants et des lycéens autour de la Bible. Les GBU organisent des activités telles que des discussions autour de la Bible, des réunions-débats, des conférences, des camps et des week-ends.



Groupes Bibliques Universitaires
d'Afrique francophone
www.gbuaf.org



Association des Groupes Bibliques
Universitaires de France
www.gbu.fr



Groupes Bibliques des Écoles et Universités
de Suisse romande
www.gbeu.ch



Groupes Bibliques Universitaires
et des Écoles Supérieures (Belgique)
www.gbu.be



Groupes Bibliques Universitaires
et collégiaux du Canada
www.gbuc.ca



L'IFES – International Fellowship of Evangelical
Students – fait le lien entre plus de 500 000 étudiants dans
plus de 160 pays.
www.ifesworld.org/fr

Copyright © 2019 Plateforme francophone IFES et GBU France

Couverture : Plateforme francophone/Photos de couverture : IFES

Mise en page : Plateforme francophone

Impression : Présence Graphique, 37260 Monts, France

ISBN : 978-2-9568500-0-7

Table des matières

Introduction	7
Christ et l'Université <i>Vinoth Ramachandra</i>	11
Interagir avec toute l'Université, pour Christ <i>Terence Halliday</i>	37
Le Comité Impact Université des Groupes Bibliques d'Afrique Francophone <i>Kaliva Gilavogui – Afrique francophone</i>	59
La sécularisation, une chance pour interagir avec l'Université <i>Timothée Joset – Europe</i>	79
Citoyens de Jésus mobilisés pour la mission à l'Université <i>Glenn Smith – Canada</i>	103
Foi et politique: témoignage en Guadeloupe <i>Marc Pulvar – Caraïbe</i>	118
Analyser un campus <i>Feuille de travail pour commencer la mise en pratique</i>	128



Introduction

La brochure que vous tenez entre les mains est le fruit du travail conjoint de représentants de la plateforme francophone de l'Union internationale des Groupes Bibliques Universitaires (IFES). Cette structure rassemble les mouvements IFES actifs dans tous les pays francophones. Elle a pour but de favoriser les partenariats et les synergies entre ses membres, la création et les échanges de ressources. Par ailleurs, elle veut servir l'ensemble de la famille de l'IFES et être une interface avec cette dernière en particulier pour l'organisation des conférences internationales. Enfin, elle désire aider les mouvements francophones à réfléchir à la spécificité de l'espace culturel francophone et les encourager à être présents dans le monde culturel et académique francophone.

Ce petit ouvrage a pour but de favoriser, au sein de l'IFES – dont le français est l'une des trois langues officielles avec l'anglais et l'espagnol – la réflexion sur la place de nos mouvements dans les universités du monde francophone. Y a-t-il «un» monde francophone ? Il est clair que non ! Si le français est aujourd'hui la 5^e langue la plus parlée dans le monde – et la 4^e langue d'Internet ! – avec 300 millions de locuteurs et qu'il est la langue officielle de trente-deux États et gouvernements, il est évident que ces chiffres recouvrent une diversité de contextes tout à fait extraordinaire¹.

¹ FALL Youma et WOLFF Alexandre (éds.), «La langue française dans le monde. Synthèse 2018. Rapport de l'Organisation Internationale de la Francophonie», Gallimard, 2018, p. 4.

Si Dieu a appelé les mouvements IFES à le servir dans le monde académique, si les GBU des divers pays francophones, sont un mouvement missionnaire, le « bras missionnaire de l'Église sur les campus » dit-on souvent, cela demande passablement de réflexion – c'est ce qu'on appelle la missiologie. Il faut pour cela prendre en compte les réalités des différents contextes dans lesquels nous servons. L'arrière-plan des personnes que nous cherchons à atteindre n'est pas le même suivant que l'on est à Montréal, à Paris, à Bruxelles, à Lausanne ou à Niamey par exemple. Ainsi, nous évoluons dans des milieux caractérisés par « une diversité considérable faisant probablement de la francophonie universitaire un bon échantillon de la diversité universitaire en général »².

Le rapport à la foi chrétienne qu'entretiennent les étudiants, les employés des universités ou encore les professeurs n'est pas le même, que ce soit une ouverture bienveillante, un scepticisme prudent ou une franche hostilité. De même, l'histoire et l'ambiance générale des campus varient très fortement d'un pays à l'autre. Certains groupes peuvent par exemple prier, chanter et étudier la Bible dans les salles de cours alors que cela est impensable pour d'autres.

Comment alors être fidèles à la mission que Dieu nous a confiée sur les campus francophones en ce début de XXI^e siècle, sachant que, selon les estimations, il y aura entre 477 et 747 millions de francophones en

² « Construire ensemble le Nouvel Espace Universitaire Francophone. Stratégie de l'PAUF 2017-2021 », Agence Universitaire de la Francophonie, 2017, p. 9.

2070³? Cette brochure propose d'explorer une facette souvent méconnue de notre engagement: *l'interaction avec l'Université*. En quoi est-ce que nous sommes aussi appelés à considérer l'Université comme un lieu de vie et d'échanges au sein duquel nous pouvons faire entendre notre voix, que ce soit par une présence serviable ou par des contributions académiques significatives? Quelle articulation imaginer entre approche missionnaire «classique» et engagement dialogique?

S'il y a une chose qui rassemble les francophones, c'est leur souci de la précision de leur langue. C'est pourquoi il faut dire ici un mot de l'expression « *interagir avec l'Université* ». La plateforme francophone a préféré parler « d'interagir » avec l'Université plutôt que de « l'investir ». L'un des postulats fondamentaux de notre présence sur les campus est en effet que nous y sommes pour participer, dialoguer, contribuer à ce qui se fait dans ces lieux d'étude en y apportant le sel distinctif de l'Évangile de Jésus-Christ et non pas pour y entrer en conquérants. Rien ne saurait faire plus peur aux personnes que nous voulons rejoindre que de se dire qu'il y a en bordure du campus ou en son sein une petite « armée de gbussiens » prêts à en découdre avec l'Université. De plus, parler d'interaction avec l'Université au sein de l'IFES comme nous parlons d'interaction avec les Écritures nous rappelle que cette relation réciproque avec notre prochain sur le campus présuppose une relation réciproque avec notre Dieu.

Cette brochure a ceci de particulier qu'elle est un projet à la fois global et contextualisé : les deux premiers

³ FALL et WOLFF (éds.), «La langue française dans le monde», *art. cit.*, 2018, p. 6.

articles sont communs à toutes les éditions émanant des mouvements IFES, quelles qu'en soient les langues, alors que les contributions suivantes poursuivent la réflexion dans les contextes concernés, ici sur les trois continents qui rassemblent le plus grand nombre de francophones.

Cela n'est que le début. Nous prions le Seigneur qu'il aigüise notre réflexion pour que notre interaction avec l'Université soit contextuellement pertinente, assaisonnée du sel, de la fidélité à Dieu et de la créativité qui caractérisent l'Évangile. Que les pages qui suivent inspirent aux étudiants, aux équipiers et aux professeurs des actions courageuses et des prises de parole audacieuses dans le monde universitaire pour la gloire de Jésus-Christ, qui est lui-même bien avant toutes choses et en qui tout subsiste (cf. Col. 1). Le reste de l'IFES se réjouit d'entendre ce que Dieu aura ainsi accompli en francophonie!

Par ailleurs il faut noter que, depuis la parution de la première édition de cette brochure en anglais en 2014, de nombreuses ressources ont été développées par l'IFES: cours en ligne disponibles en plusieurs langues, bibliothèques de ressources, etc. Elles sont accessibles à l'adresse www.ifesworld.org/etu

Timothée Joset, pour la plateforme francophone de l'IFES.

Christ et l'Université

Vinoth Ramachandra

La Bible nous raconte l'histoire de l'engagement missionnaire de Dieu dans le monde qu'il a créé et qu'il aime. C'est une histoire qui commence par l'image d'un couple qui cultive un jardin et qui se termine par celle d'une ville multiculturelle qui descend des cieux pour remplir la terre (Ap. 21-22). Cette ville représente la vision majestueuse du salut ou *shalom*, de l'épanouissement des humains – la restauration de notre relation avec Dieu, avec les autres et avec le reste de la création. Les portes de la ville (le Royaume de Dieu) sont ouvertes afin de recevoir «la gloire et l'honneur des nations» (Ap. 21.24-26). Cela veut dire que toutes les richesses culturelles et économiques de la terre sont la réalisation du mandat créationnel donné à l'humanité en Genèse 2.15 de cultiver la terre et d'en prendre soin. L'héritage culturel de toutes les nations sera racheté, dépouillé de toutes ses excroissances idolâtres et redirigé vers l'adoration de Dieu et de l'Agneau qui partage son trône.

C'est pourquoi la vision de Jean, comme les lettres de Paul, renferme non pas l'espoir de «bazarder» l'histoire, mais de la guérir. Dieu ne promet pas de faire de «toutes nouvelles choses», mais de faire «toutes choses nouvelles» (Ap. 21,5). Le salut implique un rassemblement final au sein de l'adoration tout-inclusive de Dieu, c'est-à-dire une adoration qui comprend tout ce qui est réellement humain en tout temps et en tous lieux ainsi que toutes les actions humaines qui reflètent la beauté, l'amour,

la justice et la vérité de Dieu. Dieu prend ce que nous faisons – jardiner, innover, préserver l'environnement, écrire de la poésie, composer de la musique, planifier des villes, proclamer l'Évangile – et tisse le tout pour en faire cette nouvelle création. C'est possible parce que le mal qui a défiguré sa création est vaincu par l'incarnation, la mort et la résurrection de la Parole de Dieu.

L'Église a toujours confessé que Jésus-Christ n'est pas un simple sage religieux, mais celui en qui toute réalité créée subsiste (Col. 1.17) et par qui toute réalité créée a reçu la vie et sera finalement rachetée (Col. 1,18). C'est la raison pour laquelle Christ a une primauté sans restriction aucune sur tous les domaines de la pensée et de la vie humaines. En fin de compte, nous ne pouvons pas comprendre la nature et la raison d'être du monde, ni d'aucune des créatures qui le composent, si ce n'est en relation à Christ. Croire cet Évangile engage donc tout chrétien à adopter une «vision du monde» englobante. Cela l'oblige à un engagement missionnaire vis-à-vis de toute la réalité du monde, cherchant activement – y compris parmi les croyances nouvelles et/ou étrangères, en les jugeant à la lumière de l'Évangile – tout ce qui peut contribuer à une vision chrétienne du monde.

La Bonne Nouvelle de l'irruption du règne de Dieu en Jésus pour guérir, renouveler et recréer Son monde déchu est ainsi beaucoup plus large que le seul message du salut individuel. L'expérience m'a montré que si l'on présente aux étudiants un Évangile qui est réduit à un message de salut individuel (par exemple «être né de nouveau», «Christ est mort pour mes péchés», «la justification par la foi», «aller au ciel», etc.), il est

souvent difficile de les amener à prendre conscience de la manière dont leurs études académiques, leurs engagements sociaux, leurs opinions politiques ou leurs choix économiques ont quoi que ce soit à voir avec l'Évangile.

Beaucoup de nos mouvements et de collaborateurs¹ de l'IFES tendent à concevoir leur ministère fondamentalement comme un ministère parmi la jeunesse ; et en l'occurrence, les jeunes sont des étudiants (en général au premier cycle). L'Université en tant que telle, tout comme les contextes sociaux, intellectuels et politiques dans lesquels ils étudient, sont souvent considérés comme secondaires, voire même triviaux.

Pourtant, nous ne sommes pas un ministère pour les étudiants, mais un ministère par des étudiants chrétiens (débutants et avancés), des chargés de cours et des administrateurs, auprès de l'Université dans son ensemble. Le rôle des collaborateurs des mouvements IFES nationaux est de servir de facilitateurs pour ce ministère, en équipant les étudiants et les professeurs de ressources bibliques et théologiques de l'Église du monde entier. Cela impliquerait d'apprendre ensemble ce que signifie la seigneurie de Christ dans les différentes disciplines qui sont enseignées dans les divers départements des institutions de formation supérieure et dans les projets de recherche entrepris dans les universités, ainsi que d'apprendre comment parler chrétiennement des défis et débats qui occupent et agitent la vie univer-

¹ Suivant les différentes désignations adoptées dans les GBU francophones, nous avons varié les termes utilisés pour désigner les personnes engagées dans les GBU à titre de collaborateurs, secrétaires, animateurs, etc. [Note du Traducteur - NdT].

sitaire (des violentes révoltes d'étudiants aux débats sur le rôle de l'Université elle-même).

Une interaction chrétienne avec l'Université doit commencer, comme c'est le cas pour tout engagement missionnaire interculturel, par une étude patiente et pleine de discernement de la culture et de l'éthos changeants de l'Université contemporaine. Nous devrions étudier ses visions du monde et idéologies dominantes et la façon dont celles-ci (dé)forment le caractère, les valeurs, priorités et styles de vie des étudiants et des enseignants (chrétiens y compris). Nous devons être toujours sensibles aux contextes en évolution et nous souvenir du caractère foncièrement relationnel de tout ce que nous disons et faisons.

Étudier l'Université

L'éducation de masse. Même si globalement seule une petite partie de la population mondiale a accès à une formation universitaire (les États-Unis étant plutôt une exception), faire des études n'est plus forcément l'apanage des classes sociales aisées. Les universités et autres instituts de formation supérieure ont fleuri dans tout le monde postcolonial. La conséquence de cette évolution est que les universités nationales sont devenues des microcosmes de la société dans son ensemble et qu'elles en reflètent la diversité et les tensions économiques, ethniques et religieuses. Tous les défis auxquels fait face une nation se retrouvent sur les campus, que ce soit la pauvreté, le racisme, le sexisme, la violence ou la xénophobie.

Dans beaucoup des pays les plus pauvres, l'augmentation massive du nombre d'étudiants n'a pas

été de pair avec une amélioration des infrastructures, que ce soit dans le domaine du logement étudiant, du personnel universitaire, des laboratoires de recherche, des manuels ou même des salles de classe. La surpopulation des auditoires est courante et, dans bien des cas, l'apprentissage continue de se résumer à la mémorisation des notes du professeur. De plus en plus, les étudiants sont pendulaires et beaucoup travaillent pour subvenir à leurs besoins durant leurs études. L'écrasante majorité des étudiants, y compris ceux qui étudient dans des universités occidentales, ne se lancent pas dans des études par pure soif de connaissance, mais dans l'optique de trouver un travail, voire même d'assurer leur subsistance. Le plus souvent, ce sont les emplois les mieux rémunérés (médecine, ingénierie et droit) qui sont choisis en premier lieu. Dans des villes aussi différentes que New York et Manille, les universités de renommée internationale côtoient des «usines à diplômes»². La diversité en matière d'infrastructures, de niveau académique et de perspectives professionnelles est beaucoup plus grande qu'il y a cinquante ans. De plus, dans bien des endroits du monde, les étudiants universitaires ont été aux avant-postes des révolutions politiques. Mao Zedong faisait remarquer que «tout le mouvement révolutionnaire chinois trouve ses origines dans l'action de jeunes étudiants et intellectuels qui ont été sensibilisés»³. Les étudiants ont réussi à faire changer des lois injustes et à faire tomber des régimes

² L'expression rend l'anglais «diploma mills» ou «degree-awarding factories» qui désignent des institutions académiques non accréditées et/ou fictives, délivrant à bon compte des diplômes non reconnus. [NdT].

³ Cité dans MISHRA Pankaj, *From the Ruins of Empire: The Revolt Against the West and the Remaking of Asia*, London, Penguin Books Ltd, 2012, p. 207.

impopulaires partout dans le monde. Ils ont sacrifié leurs vies pour la cause des droits humains et de la justice sociale en Chine, en Birmanie, en Corée du Sud, dans plusieurs États africains et sud-américains, et plus récemment au Moyen-Orient. Ce qu'il faut absolument saisir, c'est que ces étudiants sont impliqués dans la transformation sociale dans le monde entier *en tant qu'étudiants* et pas uniquement une fois diplômés. C'est pourquoi un engagement missionnaire dans l'Université ne peut s'isoler des tensions et révoltes de la société dans laquelle il intervient.

Commercialisation. Les universités font partie intégrante des relations de pouvoir des sociétés contemporaines. Il n'est pas surprenant que, sachant que la recherche scientifique est actuellement une affaire de gros sous, partout dans le monde, des universités prestigieuses se réinventent sous la forme de grandes «entreprises». Beaucoup de chercheurs font alors figure de nouveaux entrepreneurs à succès. Davantage de fonds sont nécessaires pour se garantir les services des meilleurs professeurs, construire de nouveaux bâtiments et financer de nouvelles bourses. Les administrateurs des universités ont l'impression de ne pas avoir de choix : ils doivent dire adieu à l'éducation conçue comme la formation d'étudiants qui soient bien informés et qui soient des citoyens critiques, pour se concentrer sur la «production» de davantage de personnes qui puissent contribuer au monde du commerce. Les entreprises commerciales sont, par nature, tournées vers le profit. Si elles échouent à faire de l'argent, elles font faillite. Leur conception de la vérité est purement instrumentale. Le savoir n'est rien d'autre qu'un autre bien dont on peut faire le commerce.

Il arrive souvent que les priorités en matière de recherche scientifique et technologique soient déterminées par les intérêts des grandes entreprises, comme c'est le cas particulièrement aux États-Unis, en Inde ou en Israël, ou encore par des intérêts militaires. En dehors des sciences et de l'ingénierie, les facultés de droit, de commerce ou d'administration publique dominent l'essentiel de la vie académique. Ce sont ces facultés qui forment celles et ceux qui seront les employés des grandes entreprises et de l'État. Leur corps professoral et leurs étudiants sont profondément influencés par les valeurs et les intérêts de leurs clients.

Les universités sont jugées dans le monde entier selon la quantité d'articles et d'ouvrages de recherche qu'elles publient, tout comme par le nombre de prix Nobel parmi leurs professeurs, et non pas pour la qualité de l'enseignement qu'elles offrent, la solidarité qui régnerait en leur sein et le bien-être dont feraient état les professeurs et les étudiants, ou encore leur capacité à synthétiser les domaines du savoir qui seraient pertinents et utiles au reste de la société. Le «modèle d'affaires» qui sous-tend le fonctionnement de la plupart des universités les plus importantes les encourage à n'être que de passagères coquilles remplies de chercheurs attirés par l'appât du gain, les bourses et les postes prestigieux.

Le célèbre psychologue du comportement, Jerome Kagan, de l'Université de Harvard, écrivait récemment que «l'érosion du degré de loyauté et d'identification que manifestent les chercheurs envers leurs institutions, la poursuite infatigable de célébrité au sein d'un nombre toujours plus restreint de pairs, ainsi que le degré

extrême de spécialisation, sont trois développements troublants du monde académique»⁴. Kagan poursuit : «Il semble que nous sommes retournés au XV^e siècle, lorsqu'il n'y avait pas d'institutions académiques et que les chercheurs voyageaient entre Bologne, Paris et Oxford, annonçant leurs produits aux clients prêts à payer pour leur savoir⁵.»

Fragmentation. La fragmentation de la vie académique a, paradoxalement, été encouragée par la mondialisation. Internet a été conçu comme un outil puissant pour permettre aux scientifiques de communiquer avec leurs collègues partout dans le monde. Cela a également contribué à réunir beaucoup de départements universitaires autour de projets de recherche communs, et certaines universités ont mis en ligne et en accès public l'intégralité des cours qu'elles dispensent. Ceux qui considèrent la connaissance comme publique par nature salueront ces évolutions. Pourtant, on pourrait postuler que ces nouvelles technologies ont exacerbé les effets de la surspécialisation des disciplines académiques, ainsi que le manque de communication entre collègues de départements voisins sur le même campus universitaire. Les étudiants sont davantage connectés à d'autres personnes qui partagent les mêmes intérêts qu'eux à l'autre bout du monde, via les forums en ligne ou leurs smartphones, qu'ils ne le sont avec d'autres étudiants

⁴ KAGAN Jerome, *Three Cultures: Natural Sciences, Social Sciences, and the Humanities in the 21st Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 257. Notre traduction [NdT].

⁵ *Ibid.*, p. 258. À noter que Kagan est anachronique dans son illustration : les universités de Bologne, Paris et Oxford ayant été fondées aux XI^e, XII^e et XI^e siècles respectivement. [NdT.]

sur le même étage de leur faculté ou de leur résidence universitaire.

Kagan remarquait aussi qu'« un grand nombre de jeunes professeurs en concurrence pour obtenir une chaire d'enseignement se sentent forcés à se spécialiser dans des domaines toujours plus restreints de leur discipline et de publier le plus grand nombre possible d'articles durant les années précédant leur possible nomination à une chaire d'enseignement. Malheureusement, la plupart des éléments factuels présentés dans ces articles n'ont ni utilité pratique ni importance théorique significative ; ce sont de petits cailloux qui cherchent leur place dans une cathédrale. La plupart des « faits empiriques » en sciences sociales ont une demi-vie⁶ d'environ dix ans... De plus, la plupart des scientifiques ne sont pas du tout embarrassés par leur désintérêt pour la philosophie ou l'histoire de leur discipline.

Même si le niveau d'information et d'expertise dans des domaines spécialisés s'est accru de manière exponentielle au cours du siècle passé, nous n'avons plus du tout la même notion qu'avaient nos ancêtres des relations étroites liant les différents aspects de notre expérience humaine. Comme nous n'avons plus de « grand récit » cohérent ou de point de référence central, l'éducation s'est réduite à fournir aux étudiants les bribes d'un savoir spécialisé. Cependant, ces derniers ne disposent pas ensuite des outils nécessaires à évaluer ces bribes de savoir par rapport à d'autres domaines de la connais-

⁶ La demi-vie est le temps au bout duquel la moitié d'une population aura disparu – en l'occurrence, au bout duquel la moitié des faits aura perdu toute pertinence voire toute validité. [NdT].

sance, ni même à évaluer leur importance les unes par rapport aux autres.

Bâtir des ponts

L'incarnation du Fils/Parole de Dieu dans la chair humaine nous met sur la voie de l'identification, de la dépendance, de la vulnérabilité et la faiblesse. L'incarnation proclame un Sauveur qui vient à nous là où nous sommes, voit à travers nos yeux, parle notre langue, porte nos vêtements, se charge de nos infirmités et souffre avec nous de manière solidaire. Un engagement incarnationnel avec l'Université va nous obliger à repenser nos habitudes en matière d'évangélisation. Être **incarnationnel** implique que nous prenions pleinement part à la vie de l'Université (en n'organisant pas seulement des « semaines missionnaires » parachutées de l'extérieur de l'Université) et que nous ayons pleinement à cœur son épanouissement.

Cela me préoccupe beaucoup que nous ne prenions pas cet appel à œuvrer au sein de l'Université avec suffisamment de sérieux intellectuel. Ce qui est appelé « évangélisation » est souvent un programme spécial ou une activité qui imite ce qui se passe déjà dans notre église locale (« études bibliques pour personnes en recherche », « films chrétiens », « cours Alpha », le cours « explorer le christianisme », les distributions de littérature, etc.). Le présupposé habituel des étudiants et des secrétaires GBU est que l'évangélisation signifie inviter des non-chrétiens à venir à nos rencontres, à écouter *nos opinions*, à apprendre *notre langage*, à lire *nos Écritures*. Nous sommes la majorité, c'est nous qui avons le contrôle. Je me réjouis de ce que Dieu ait

utilisé ces moyens pour amener beaucoup d'étudiants à la foi par le biais de nos mouvements nationaux. Mais ces méthodes, qu'elles soient importées d'églises occidentales fortunées ou imaginées sur le plan local, n'atteignent que ceux qui se trouvent aux marges de l'Église. Pourtant, la grande majorité de ceux qui composent l'Université et qui ne sont pas ouvertement «en recherche» ne va jamais participer à ce genre de programmes.

Une université est un lieu où des conversations de toutes sortes ont lieu, que ce soit dans les salles de classe, les laboratoires, les séances d'exercices, la salle des professeurs, le syndicat des étudiants ou au sein des nombreuses associations étudiantes présentes sur le campus. C'est là que les chrétiens devraient être, se plongeant humblement, mais avec courage dans ces discussions (qu'ils n'ont pas, en général, initiées eux-mêmes) et les amenant à prendre des tournures différentes. Je crois qu'il est possible de commencer par n'importe quel sujet, du plus insignifiant au plus sublime, et que, si nous posons suffisamment de questions pertinentes, nous finirons par aboutir aux points fondamentaux auquel l'Évangile répond: *Que veut dire «être humain»? Quelle est la nature de la réalité ultime? À quoi accordons-nous de la valeur et pourquoi le faisons-nous? D'où tenons-nous nos notions de bien et de mal? Comment définissons-nous ce qui est raisonnable, beau, ou juste?* Et ainsi de suite.

Même si nos efforts ne permettent pas de «gagner» des gens qui feront une profession de foi en Christ, ils n'en rendent pas moins témoignage à l'intention de Dieu qui est de «ramener» toutes les activités humaines, que ce

soit en sciences, en affaires, en politique ou en art, à Christ. Nous ne «prenons» pas Christ à l'Université; c'est Lui qui y est déjà et qui nous y conduit. Il est présent, même incognito, dans le laboratoire de biochimie, le cours de musique, le centre de radioastronomie, les débats de l'association des étudiants au sujet du réchauffement climatique ou des taxes universitaires, bref dans toutes les conversations qui font l'Université. Nous sommes appelés à discerner Sa présence et Son action et à en prendre et faire prendre conscience avec courage et sagesse.

Une telle approche de la mission est toujours **dialectique**. En fait, le dialogue est l'activité même qui définit toute université qui se respecte. C'est la raison d'être de la liberté académique: la liberté de penser et de professer les idées mêmes les plus saugrenues, à condition que l'on soit prêt à les soumettre à l'examen rigoureux et aux interrogations de nos pairs. Les institutions d'éducation qui cherchent à étouffer les voix marginales ou subversives, qu'elles soient religieuses ou sécularisées, perdent toute légitimité à s'appeler universités. Les chrétiens devraient être aux avant-postes et promouvoir ce genre de dialogues à travers toute l'Université – à la fois en les initiant et en se joignant aux conversations qui ont déjà cours et qui portent sur des sujets d'intérêt général.

Le contraire d'un dialogue rigoureux, c'est un monologue. Et malheureusement, ce qui passe pour de «l'évangélisation» dans les milieux traditionnels est en fait trop souvent une succession de monologues. Promouvoir le dialogue, c'est s'engager consciemment dans une conversation bidirectionnelle: permettre

d'une part aux disciplines académiques pratiquées dans l'Université de contribuer à notre foi et, d'autre part, articuler notre foi avec ces disciplines intelligemment, humblement, de manière pertinente et courageuse. Dans un dialogue, au contraire d'un monologue, nous prenons des risques. Nous nous exposons, avec toutes nos vulnérabilités, à tout le poids de la pensée «étrangère» ou anti-chrétienne, mais nous recevons aussi de nouveaux apports et connaissances qui enrichissent notre compréhension de Dieu et du monde qu'il a créé.

Lorsque j'ai commencé à travailler avec les étudiants au Sri Lanka au début des années 1980, je me souviens de m'être assis avec des étudiants marxistes de l'Université de Colombo et avoir écouté toutes les questions dont ils m'assaillaient : que dit la Bible de la révolution ? Que pourrait-il y avoir de mal à utiliser la violence pour renverser un régime despotique ? Pourquoi les chrétiens soutiennent-ils la colonisation et le capitalisme ? Je n'avais pas réfléchi sérieusement à une seule de ces questions durant les sept ans qu'avaient duré mes études à l'Université de Londres, même si j'étais déjà un chrétien engagé à cette époque-là. Depuis lors, j'ai essayé d'écouter avec attention les meilleurs penseurs non chrétiens (qu'ils soient athées, humanistes, bouddhistes, musulmans ou autres), que ce soit au travers de leurs ouvrages ou à l'occasion de rencontres personnelles ou de débats publics. J'ai aussi entretenu des amitiés avec des chrétiens de tous les bords théologiques et de toutes les dénominations. Je me suis trouvé remis en question et remis à ma place, et ces expériences ont approfondi ma lecture des Écritures et mon engagement de disciple

envers Christ. J'ai dû me repentir de mes préjugés, de mes stéréotypes et de ma naïveté.

Chaque fois que l'Évangile traverse une nouvelle frontière, de nouvelles questions se posent et l'Église doit reconsidérer l'Évangile qu'elle proclame et se demander quelle est la nature de l'obéissance qu'elle doit manifester dans un nouveau contexte. Nous voyons cela dans les lettres de Paul, qui sont toutes écrites en réponse à des situations missionnaires nouvelles⁷. Les chrétiens de Corinthe par exemple (1 Cor. 8) lui posaient des questions comme «lorsque nos amis païens nous invitent chez eux et nous servent de la viande qui a été offerte en sacrifice au temple, nous rendons-nous coupables de participer à leur idolâtrie?» C'est une question à laquelle Paul n'avait pas encore été confronté, tout simplement parce que les Juifs n'entraient jamais dans des maisons païennes. Ça, c'est de la théologie élaborée à la pointe de l'engagement missionnaire dans le monde, et à ce moment-là, l'Église grandit dans sa compréhension de Christ.

De même, lorsque l'Évangile est «traduit» dans les différentes disciplines académiques de l'Université, que ce soit en architecture, en robotique, en cosmologie ou en composition musicale, nous sommes confrontés à de nouvelles questions. Si nous relevons ces défis avec intégrité, davantage de la splendeur de Christ sera révélée à l'Église.

Si je peux me permettre de parler à nouveau de mon expérience personnelle, lorsque je suis invité à donner

⁷ WALLS Andrew F., *The missionary movement in Christian history: studies in the transmission of faith*, Maryknoll, N.Y.; Edinburgh, Orbis Books; T & T Clark, 1996, introduction.

une conférence publique dans une université laïque, mais sur des thèmes généralement considérés comme «religieux» (par exemple *le problème de la souffrance, Dieu et la science, le pluralisme religieux*), ce que j'aime le plus, c'est lier ces sujets, dans un dialogue public avec des intellectuels non chrétiens et devant une audience mixte, à autre un sujet d'intérêt général (par exemple *les droits de l'homme, le réchauffement climatique, la «guerre contre le terrorisme»*). Les avantages de ce genre de conversations sont nombreux : ces discussions attirent une large audience, elles permettent de déblayer le terrain des stéréotypes et des préjugés que nous avons tous les uns sur les autres ; elles montrent aux non-chrétiens que les chrétiens ont des choses intelligentes, pertinentes et dignes d'intérêt à dire sur un sujet donné ; elles montrent aux chrétiens comment débattre de manière humble et respectueuse de l'autre ; et enfin, ces débats permettent de soulever d'autres sujets importants qui seront peut-être abordés dans d'autres conversations et qui ne sont pas nécessairement ceux que l'autre partie aurait imaginés.

Une voix et une sensibilité chrétiennes

La meilleure façon de définir les différentes disciplines académiques pratiquées à l'Université est de les envisager comme des *pratiques socialement déterminées* auxquelles les étudiants sont initiés et auxquelles certains d'entre eux contribueront, pour autant qu'ils restent suffisamment longtemps dans le monde académique pour faire de la recherche. Les chrétiens reçoivent ces disciplines comme des dons de Dieu à l'humanité et comme une conséquence de la grâce commune. «Si nous admettons

que l'Esprit de Dieu est comme la fontaine unique de la vérité», écrit Jean Calvin dans son *Institution*, «nous ne mépriserons pas la vérité où qu'elle apparaisse, autrement nous ferions injure à l'Esprit de Dieu»⁸.

Si Jésus-Christ est vraiment le Seigneur de l'Université, les professeurs et les étudiants chrétiens devraient s'engager à se former pour développer une sensibilité chrétienne, en s'immergeant dans la tradition chrétienne biblique, mais également en se familiarisant avec l'histoire de la pensée chrétienne au sujet de leur discipline particulière.

Les étudiants de premier cycle aideront parfois les professeurs chrétiens à aiguïser leur perspicacité en les invitant à intervenir dans leurs groupes et à parler de la différence que la foi chrétienne fait dans leur manière de mener leurs recherches ou d'enseigner. À l'époque où j'étais étudiant, je me souviens d'un professeur de physique très respecté dans son domaine. Il était membre d'une église assez exclusiviste et il publiait des tracts et autres pamphlets attaquant l'évolution et défendant une compréhension littérale de la création en six jours (ce qu'on appelle «créationnisme»). Il voulait que nous utilisions ses tracts. Nous avons refusé. Nous avons dû lui expliquer comment ne *pas* lire la Bible! Il était théologiquement illettré, tout en étant un physicien brillant. Ce genre de professeurs est souvent embarrassant pour l'université et la communauté chrétienne dans son ensemble.

Parfois, apporter une perspective chrétienne dans la recherche en sciences sociales signifie s'intéresser aux

⁸ CALVIN Jean, *Institution de la religion chrétienne*, Charols, Éditions Excelsis, 2009, sect. 2.2.15, p.217

grandes questions qui se posent au sein de sa propre discipline, plutôt que de se concentrer sur les sujets qui attirent davantage d'intérêts étroitement liés au gouvernement ou monde des affaires. Souvent, cela implique de remettre en question les présupposés tenus pour acquis dans un domaine donné, notamment en ce qui concerne la nature humaine et l'épanouissement des êtres humains, et d'ouvrir un espace au sein duquel des vues différentes puissent être exprimées. Les professeurs chrétiens en sciences sociales ne devraient-ils pas ouvrir de nouveaux champs de recherche et des approches innovantes de leurs sujets, en remettant en question les présupposés tacites qui sous-tendent les paradigmes généralement admis, et encourager leurs étudiants à lire leurs disciplines dans leurs dimensions historiques et transculturelles ?

Beaucoup d'ouvrages fondamentaux en économie continuent par exemple d'affirmer, comme si c'était une vérité empirique basique plutôt qu'une présupposition qui n'a jamais été prouvée, que les consommateurs font des choix économiques rationnels, sans être influencés par le comportement ou la situation économique d'autres personnes, et donc que ces choix peuvent être rendus par un modèle mathématique formel. De plus, la rationalité est réduite à l'intérêt personnel et on part du principe que nous sommes les meilleurs juges de ce qui est dans notre propre intérêt, sans qu'il soit tenu compte du fait que les choix individuels sont influencés et conditionnés par les réglementations officielles, les croyances religieuses, les normes culturelles et la publicité. Le résultat, c'est un niveau d'abstraction théorique qui a perdu tout contact avec les réalités économiques du terrain. Pourtant, une

fois que l'on a reconnu que les individus ne sont pas conscients de certains des facteurs qui influencent leurs choix, il devient difficile de prétendre que ces mêmes individus vont maximiser leur bien-être.

De plus, ces textes fondamentaux d'études économiques n'aident pas les étudiants à réfléchir à ce qu'on appelle les «méta-externalités» – les conséquences involontaires des développements économiques sur les valeurs et les activités sociales, politiques et culturelles. Par exemple, dans quelle mesure les jeux d'argent et la spéculation financière influencent-ils l'éthique du travail et la moralité publique d'une société donnée? Le célèbre exemple de la «manufacture d'épingles» d'Adam Smith est cité dans les manuels d'introduction à l'économie pour illustrer les bénéfices induits par la division du travail. Les étudiants vérifient cependant rarement le texte original. S'ils le faisaient, ils pourraient constater que Smith poursuit son étude en déplorant les conséquences de cette division sur les citoyens: «Dans les progrès que fait la division du travail, l'occupation de (...) la masse du peuple se borne à un très petit nombre d'opérations simples, très souvent à une ou deux. Or, l'intelligence de la plupart des hommes se forme nécessairement par leurs occupations ordinaires. Un homme dont toute la vie se passe à remplir un petit nombre d'opérations simples (...) n'a pas lieu de développer son intelligence (...). Il perd donc naturellement l'habitude de déployer ou exercer ces facultés, et devient en général aussi stupide et aussi ignorant qu'il soit possible à une créature de le devenir (...). Sa dextérité dans son métier particulier est une qualité qu'il semble avoir acquise aux dépens de ses qualités

intellectuelles, de ses vertus sociales et de ses dispositions guerrières.»⁹

C'est pour cela qu'un étudiant ou un professeur chrétien qui étudient l'économie vont chercher à replacer leur discipline dans l'ensemble de ce que la pensée chrétienne entend par *shalom*.¹⁰ Ceci inclurait, au moins, les aspects suivants :

- Une anthropologie plus riche, qui souligne la complexité des motivations humaines et l'intégration pleine et entière de sa rationalité dans ses relations sociales et historiques ;
- Un engagement incarnationnel à trouver des solutions «bottom-up» plutôt que «top-down»¹¹ (c'est-à-dire «taille unique») aux problèmes économiques ; une sensibilité écologique qui situe les échanges commerciaux dans le contexte des flux énergétiques mondiaux ;
- Le souci que la justice sociale, et tout particulièrement les droits des plus pauvres, soit amenée au cœur de la discipline (par exemple en s'intéressant à la répartition des coûts et des bénéfices, sans se limiter à l'agrégation des différents indices) ;

⁹ SMITH Adam, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, vol. 2, Paris, Guillaumin, 1843, pp. 442-443.

¹⁰ Le terme biblique, habituellement traduit par *paix*, a une signification large couvrant l'épanouissement personnel et communautaire, la vie en bonne intelligence avec son prochain et son environnement, et bien sûr en pleine communion avec Dieu. [NdT].

¹¹ Les deux expressions désignent tour à tour un style de leadership fondé sur la base des acteurs d'une l'organisation, qui soumettent des propositions et influencent les décisions (bottom-up), contrastant avec une approche hiérarchique venue de la direction d'une organisation qui impose ses décisions à la base (top-down) sans préoccupation du contexte. [NdT].

- Une exploration du rôle joué par le capital religieux et économique dans la production de richesse économique.

Souvent, parler d'un point de vue chrétien va impliquer la remise en question de la façon dont l'histoire du développement de l'Université et de ses diverses disciplines s'est déroulée. Par exemple, l'approche libérale traditionnelle prétend que le discours sur les droits de l'homme s'est développé grâce à une rupture intellectuelle avec l'autorité de l'Église, intervenue au XVIII^e siècle avec l'affirmation de l'autonomie humaine à l'époque des Lumières européennes. Cette perspective, courante dans les manuels de théorie politique, a été contrecarrée par des chercheurs comme Brian Tierney et un groupe d'auteurs respectés – historiens du droit et philosophes – du *Centre pour l'étude du droit et de la religion* (CSLR) de l'Université Emory. Dans une série d'ouvrages publiés par les Presses Universitaires de Cambridge, ils ont démontré que l'idée même de droits inhérents aux personnes humaines avait été explicitement conceptualisée par les spécialistes de droit canon du XII^e siècle; et que la reconnaissance de ces droits – même sans qu'ils soient théorisés – était présente dans la Bible et chez certains des Pères de l'Église.

John Witte Jr., directeur du CSLR, nous a également rappelé l'immense contribution apportée par les réformateurs calvinistes et leurs héritiers (en Angleterre et aux Pays-Bas) dans des domaines aussi variés que les droits constitutionnels, la liberté religieuse, la liberté d'expression et la séparation des pouvoirs, autant

d'aspects tenus pour évidents dans la plupart des démocraties libérales.

D'autres «orthodoxies» académiques populaires qui doivent être subverties sont par exemple la conception traditionnelle des «Lumières» comme un système de pensée monolithique et antireligieux ; le développement de la science à l'avant-garde d'une opposition militante contre l'Église (Galilée et Darwin continuent d'être considérés comme les héros de cette lutte) ; l'utilisation sélective des écrits puritains par Max Weber dans son analyse des «affinités électives» entre le capitalisme naissant et le protestantisme ; le préjugé qui considère le mouvement missionnaire européen considéré comme un pur partenaire idéologique de l'expansion territoriale et colonisatrice ; et l'idée selon laquelle les églises chrétiennes d'Afrique et d'Asie seraient de simples transplants des églises occidentales et de leurs agents.

Ceux qui sont familiers de l'histoire de la théologie et des études missionnaires savent qu'un grand nombre d'ouvrages chrétiens ont paru au cours des dernières décennies et que ceux-ci ont complètement remis en question ces mythes. Mais ce que je veux souligner, c'est que ces conclusions dépassent rarement le cercle fermé des théologiens et des historiens spécialisés dans l'histoire des missions. Les théologiens universitaires ont tendance à rester entre eux et à publier des articles qui ne sont lus que par leurs pairs.

C'est ici que se pose le défi de mener des discussions au-delà des frontières artificielles qui délimitent le monde universitaire. Nous avons besoin de chercheurs qui intègrent les disciplines et les pratiques et qui

peuvent se mouvoir librement par-delà ces frontières sur lesquelles veillent jalousement les gardiens de la sécularisation. Ceux qui ne peuvent pas le faire eux-mêmes peuvent organiser des séminaires ouverts au cours desquels un sujet (par exemple, l'alimentation) est traité sous différents angles académiques. Nous avons aussi besoin de chercheurs chrétiens qui peuvent écrire des manuels d'introduction dans leur domaine d'étude particulier, en plus de mener des recherches qui soient sensibles aux besoins humains, pertinents en ce qui concerne les maux de la société, et qui permettent d'inspirer des pratiques sociales chrétiennes qui soient plus fidèles.

Cependant, parler d'un point de vue chrétien signifie autant savoir *comment* parler que savoir *quoi* dire. Parfois, les étudiants chrétiens pensent que témoigner en classe se limite à citer quelques versets bibliques à l'appui d'une démonstration. En général, le résultat est simplement une gêne généralisée et une animosité des auditeurs à l'égard des chrétiens. La charité, le respect de l'autre, et l'utilisation d'un langage approprié au contexte sont des vertus indispensables à la vie académique. La romancière Madeleine L'Engle affirmait un jour à une étudiante qui souhaitait devenir une « auteure chrétienne » que « si elle est vraiment profondément chrétienne, ce qu'elle va écrire sera chrétien, qu'elle mentionne Jésus ou non. Et si elle n'est pas chrétienne, dans le sens le plus profond du terme, ce qu'elle écrira ne sera pas chrétien, quel que soit le nombre de fois où elle invoquera le nom du Seigneur »¹².

¹² L'ENGLE Madeleine, *Walking on water: reflections on faith & art*, Wheaton, Ill., H. Shaw, 1980, pp. 121-122.

Être « chrétien au sens le plus profond », est certainement le défi que nous devons lancer à nos étudiants, nos collaborateurs et aux professeurs d'Université.

Les universités ne permettent pas seulement à la créativité de s'exprimer et ne favorisent pas uniquement l'amour de l'apprentissage ; elles promeuvent également l'isolation et la compartimentation, l'ambition orgueilleuse, le carriérisme, le snobisme, les jalousies mesquines et les rivalités amères. Jésus-Christ juge le chercheur sur la base de son attitude face à ces tentations bien davantage que sur l'excellence de ses réussites intellectuelles. Cela nous invite à veiller sur nos âmes et nos caractères, même si nous sommes influencés par la culture universitaire, et c'est la raison pour laquelle nous avons besoin de ceux qui sont à l'extérieur de l'Université – et tout particulièrement des églises – pour être tout à fait francs à notre égard.

Un professeur de physique australien, Ross McKenzie, se dépense sans compter pour organiser des ateliers pratiques pour les étudiants-chercheurs de son université. Ces ateliers visent à aider les participants à réfléchir à la façon dont ils vont faire face aux défis rencontrés pendant leurs recherches, y compris à la manière de travailler efficacement avec son superviseur, de se fixer des objectifs de recherche, de présenter l'avancement de sa recherche, d'écrire une thèse de doctorat, de la publier, de gérer son temps, de vivre une vie équilibrée et de protéger son équilibre psychologique¹³.

¹³ Les documents présentés à cette occasion sont disponibles (en anglais) à l'adresse suivante : <http://revelation4-11.blogspot.com/2013/03/workshop-for-postgraduate-students.html>.

Remarques conclusives

Un engagement chrétien fidèle dans le monde universitaire inclurait de :

- Former des communautés chrétiennes qui apprennent et qui témoignent, comprenant des étudiants, des chercheurs, des professeurs et des administrateurs, qui interagissent courageusement et en dialogue avec les diverses disciplines académiques au milieu des discussions qui caractérisent la vie universitaire (ce qui implique donc de dépasser les limites de statuts hiérarchiques et de ne pas reproduire à l'Université ce qui se fait déjà dans les églises locales).
- Chercher à influencer les universités dans le but qu'elles deviennent des institutions plus humaines et plus justes. Cela implique que nous nous soucions du bien-être moral, intellectuel et spirituel des individus, des groupes et des systèmes.

Une interaction chrétienne avec l'Université ne saurait – ni ne devrait – se limiter à une apologétique sérieuse, même si je la considère comme indispensable. L'apologétique répond à un appel plus large de Dieu à découvrir et à célébrer Ses œuvres telles qu'elles sont révélées par les sciences et l'histoire, le droit ou les arts.

Pour conclure, voici quelques questions auxquelles j'invite à réfléchir les responsables étudiants, les secrétaires des mouvements nationaux et les professeurs d'université :

1. Est-ce que nous formons dans nos mouvements des artistes, musiciens, romanciers et réalisateurs de cinéma qui ne produisent pas simplement de la « musique chrétienne » ou des « films religieux », mais qui explorent par leur art non seulement les aspects merveilleux, mais aussi tragiques de la condition humaine ?
2. Est-ce que nous encourageons les étudiants à s'épanouir dans la recherche, non pas pour leur gloire personnelle, mais pour servir le Royaume de Dieu ?
3. Comment les collaborateurs de nos mouvements nationaux conçoivent-ils leur rôle ? En quoi cela touche-t-il ce qui a été évoqué dans cet essai ? S'il n'y a aucun rapport entre les deux, qu'est-ce qui pourrait avoir besoin de changer ?
4. Devrions-nous désigner quelqu'un qui soit responsable de mener des recherches sur la vie étudiante et la culture en constants changements de l'Université ?
5. Sommes-nous capables d'identifier et de mettre à contribution les chrétiens doués présents au sein de l'Université et plus généralement dans l'Église et qui pourraient participer à des débats publics sur des questions d'intérêt général ?

Vinoth Ramachandra détient un bachelors et un doctorat en ingénierie nucléaire de l'Université de Londres. Il travaille depuis 1980 parmi les étudiants en Asie du Sud, d'abord comme secrétaire général de FOCUS Sri Lanka, puis comme secrétaire régional. Il est actuellement Secrétaire pour le Dialogue et l'Engagement Social de l'IFES. Il vit à Colombo au Sri Lanka.

Interagir avec toute l'Université, pour Christ

Terence C. Halliday

Quelle vision pour le XXI^e siècle pourrait avoir l'Union Internationale des Groupes Bibliques Universitaires (IFES), si Christ et les chrétiens étaient en interaction avec **toute** l'Université, pour Christ, de manière *visible, véritable et concrète*?

Voilà la vision qui a pris racine lors de l'Assemblée mondiale de l'IFES en 2011 à Cracovie, en Pologne. Depuis lors, nous avons continué à discuter, à réfléchir, à développer et à affiner cette vision sur plusieurs continents. C'est une vision de portée globale, mais chaque pays, chaque continent et chaque peuple doit lui donner un caractère approprié à son contexte particulier.

Je débiterai par deux histoires qui restent tout à fait actuelles et se répètent fréquemment.

Il y a quelque temps, j'étais dans un pays d'Extrême-Orient pour une rencontre de travail avec des avocats et des juristes à la pointe de leur domaine: les droits de l'homme. Beaucoup d'entre eux sont chrétiens. Ils font face à une forte persécution de la part de leur gouvernement, laquelle inclut disparitions, torture, exécutions. J'ai été ému par leur courage, eux qui font face à un gouvernement répressif et terrifié par l'impact potentiel du christianisme sur le règne du parti au pouvoir. J'ai été également impressionné par les efforts entrepris par ces courageux avocats pour comprendre en quoi leur foi chrétienne, la Bible et la théologie chrétienne pourraient

contribuer au futur de leur pays, un futur dans lequel les chrétiens pourraient louer Dieu et exprimer leur foi en toute liberté. Ces avocats cherchent à réfléchir «chrétiennement» et «constitutionnellement». Ils imaginent leur rôle futur dans leur pays, non seulement en tant qu'avocats, mais comme chrétiens. Cependant, tout cela leur paraît très ardu.

Quelques semaines auparavant, j'avais rencontré des avocats chrétiens de ce pays [les États-Unis], alors que je donnais un séminaire sur les «avocats héros» dans une faculté de droit très élitiste des États-Unis. Le séminaire était organisé par une association d'étudiants chrétiens¹⁴. Cette faculté de droit est exactement le genre d'endroit où j'imaginai trouver les meilleurs futurs avocats des USA et du monde, et je pensais qu'ils seraient capables de réfléchir chrétiennement à propos de la loi, des institutions légales, de la pratique juridique et des constitutions nationales. Pourtant, j'ai trouvé que ces brillants étudiants en droit étaient timorés et faibles en ce qui concerne leur capacité à établir le lien entre leur foi chrétienne et les systèmes juridiques et constitutionnels dans leur globalité; et il n'était même pas question de la mobilisation politique des avocats. Au lieu de cela, ils avaient leur foi dans une poche et leur droit dans l'autre.

Comparez ces deux histoires. Dans la première, il y a un immense *besoin* de la pensée chrétienne pour éclairer et orienter une société et un État. Dans l'autre, il y a un *échec* majeur de la part des étudiants chrétiens à faire

¹⁴ Pour des raisons de lisibilité, nous avons renoncé à recourir systématiquement aux formulations inclusives. Il va de soi que les étudiantes sont concernées également. [NdT].

interagir la pensée chrétienne et le droit, la société et la politique.

Dans les deux cas, en fait, les associations chrétiennes¹⁵ actives dans les universités n'ont pas interagi avec les grandes idées débattues à l'Université, tout comme elles ne se sont pas beaucoup intéressées aux grands défis contemporains auxquels les universités sont intimement liées. Pour le dire de façon plus directe, dans une certaine mesure, l'IFES et ses mouvements membres ont échoué dans leur ministère au sein des universités. Au XXI^e siècle, les mouvements de l'IFES dans le monde entier doivent en faire davantage pour interagir et dialoguer avec l'Université; en fait, ils doivent interagir avec *toute* l'Université.

Cela pourrait requérir de la part des ministères étudiants une approche très différente du travail au sein de l'Université. Des publics différents, des collaborateurs différents et des idées différentes. Les mouvements IFES et les groupes locaux dans les universités doivent se réinventer. S'ils ne le font pas, des institutions importantes et à l'influence gigantesque – les universités de tous les pays – seront perdues pour Christ.

Que veut alors dire *interagir avec toute l'Université*? Cela implique les étudiants de bachelor ET de master¹⁶, les professeurs ET les doctorants et autres assistants de recherche, les adminis-

¹⁵ Cela recouvre les GBU, mais également de nombreux autres ministères similaires – évangéliques ou non, très nombreux aux États-Unis. [NdT].

¹⁶ Le système universitaire anglo-saxon divise fortement les étudiants entre *undergraduates* (étudiants débutants) et *graduate students* (étudiants diplômés), les 3-4 premières années d'études étant de portée très générale, la spécialisation intervenant seulement au niveau du master. Nous avons opté pour la désignation courante dans les pays francophones. Le *bachelor* (système de Bologne) étant l'équivalent de la licence (système LMD), quoique d'une durée habituelle de 3 ans. [NdT].

trateurs ET les employés de l'Université. Cela inclut tout ce qui touche à l'Université: la recherche et l'enseignement, la formation à la réflexion critique, la recherche de la vérité, tout comme l'approche académique des questions les plus ardues et éventuellement triviales, tant en idées qu'en pratique, et finalement, la vie académique et sociétale.

Interagir avec **toute** l'Université requiert le soutien mutuel et l'interaction de quatre modèles de ministères chrétiens. On peut les envisager comme les quatre pieds d'un tabouret:

- *Le piétiste*¹⁷
- *L'évangéliste*
- *L'apologétique*
- *Le dialogique*

Beaucoup de ceux qui travaillent au sein de l'IFES considèrent que c'est d'une vision renouvelée de ce dernier modèle – le dialogique – qu'ont besoin les ministères chrétiens auprès des étudiants.

Pied 1: l'approche piétiste

- *se concentre sur la vie chrétienne intérieure, l'étude de la Bible, la prière et la communion entre chrétiens*
- *se concentre souvent sur les jeunes étudiants*
- *manque d'interaction avec les questions liées à la foi et à la recherche.*

¹⁷ Piétisme: à l'origine, un grand mouvement de réveil né à la fin du XVII^e siècle dans l'Allemagne luthérienne. Il met l'accent sur la conversion, la « nouvelle naissance », la piété biblique et l'importance des petits groupes d'éducation et de prière. Le piétisme marque les origines de beaucoup d'églises évangéliques, notamment les églises de frères et les églises libres. [NdT].

Dans le modèle piétiste, les groupes IFES sont principalement orientés vers la spiritualité individuelle et leurs activités principales sont l'étude de la Bible, la prière, et la communion entre chrétiens. C'est un aspect vital et essentiel du ministère étudiant. L'accent est mis sur la vie chrétienne individuelle.

Cela dit, on peut remarquer que ce « pied », à lui seul, ne suffit pas à la stabilité du tabouret :

- Ce ministère est orienté vers les *étudiants*, et non pas les enseignants – et le plus souvent les jeunes étudiants et non pas les étudiants avancés.
- Ce ministère n'engage guère l'*intellect* des étudiants, c'est-à-dire la raison principale pour laquelle ils sont à l'Université.
- Ce ministère n'interagit guère avec les chrétiens en tant que *chercheurs*. Aucun effort systématique n'est entrepris pour savoir
- qui sont les enseignants chrétiens ;
- dans quelle mesure ils pourraient intervenir dans les groupes étudiants ;
- comment leurs propres dons et leur recherche pourraient être appliqués à l'avancement du Royaume de Dieu au sein de l'Université ?
- Trop souvent, les étudiants étudient des *versets*, mais ne se familiarisent pas avec les grands thèmes *théologiques* de la Bible.
- Fréquemment, un manque d'intérêt conduit à un déficit d'interaction avec les grands débats, les questions de recherche et les difficultés rencontrées par l'Université.

En tant que phénomène social, ce ministère reste souvent en-dehors du cœur de l'Université et existe

seulement à sa périphérie. Il tend à reproduire au sein de l'Université ce que les étudiants devraient recevoir de leur église locale.

Le développement de la vie intérieure est essentiel et est l'un des quatre pieds du «tabouret» chrétien qui permet l'interaction avec **toute** l'Université. Mais il n'est *pas* suffisant – si nous aspirons à interagir avec **toute** l'Université pour Christ.

Pied 2: l'approche évangéliste

- *gagner des étudiants à Christ*
- *chercher à atteindre tout le campus*
- *pratiquer l'évangélisation personnelle*
- *organiser des « Semaines missionnaires »*

Le «pied» évangéliste implique la proclamation de l'Évangile de Jésus-Christ sur le campus. Cela peut se faire de manière discrète, par le partage individuel, ou alors de manière plus clairement audible, au travers de grands rassemblements et événements publics. C'est une mise en pratique du mandat missionnaire – «Allez par tout le monde et annoncez la bonne nouvelle» – et cela inclut l'Université.

Pourtant, cette présence sur le campus, quoique puissante, pourrait bien ne pas toucher le cœur de ce que fait l'Université – ce qui l'anime, la préoccupe, ses objectifs, les sujets à l'ordre du jour, ainsi que son enseignement – parce que les chrétiens ne font pas de liens entre suivre Jésus et les programmes de cours, les objectifs de recherche ou encore la contribution de l'Université au débat public.

Nous avons tout à fait raison de nous réjouir de ceux que nous avons *gagnés* à Christ.

Mais pleurons-nous ceux que nous avons *perdus* pour Christ? Souvent, ils sont perdus parce qu'on n'a pas pris leur tête au sérieux. Peut-être viennent-ils de familles chrétiennes bien établies, mais, pour plusieurs raisons, ils en sont venus à perdre la foi à l'université.

Que faisons-nous pour ces gens-là? Pourquoi est-ce que de trop nombreux étudiants venus de familles chrétiennes pensent que le christianisme est bon pour l'école du dimanche et pas pour les scientifiques?

Combien d'étudiants brillants et intellectuellement très doués tournent-ils le dos à Christ sur nos campus?

Combien prétendent que la foi chrétienne n'a rien à faire avec ce qu'ils étudient, rien à voir avec l'Université, aucun rapport avec l'enseignement et la recherche académiques?

Lorsque nous affirmons avoir *gagné* 30 personnes à Christ, pensons-nous aux 30, 60, peut-être 90 qui ont été *perdues* pour Christ lorsqu'elles sont venues à l'université?

Partager la bonne nouvelle de Jésus est une dimension essentielle et vitale à notre présence sur le campus. Mais ce n'est *pas* suffisant si nous voulons interagir avec **toute** l'Université pour Christ.

Pied 3 : l'approche apologétique

- *identifie une source de menace intellectuelle;*
- *découvre des individus ou des ouvrages faisant autorité dans le domaine visé;*
- *monte une défense contre la menace identifiée.*

L'approche apologétique reconnaît que les grandes questions dont l'Université débat, peut menacer les chrétiens et leur foi. Un ministère d'apologétique dialogue avec l'Université, là où elle semble mettre la foi en péril.

Mettre en œuvre un plan d'action apologétique ressemble en général à quelque chose comme ceci :

- Identifier une source de menace intellectuelle.
- *Soit* découvrir des membres du corps enseignant de l'université – locale ou non – qui font autorité dans leur domaine et qui sont à même de comprendre et de jauger les idées avancées, *soit* former les collaborateurs du mouvement IFES sur le campus à l'aide d'ouvrages ou de ressources apportant des réponses faisant autorité.
- Inviter des professeurs à élaborer, contre le péril identifié, une défense qui montre soit que l'attaque est déplacée, soit alors qu'elle est légitime, mais qu'on peut lui apporter une réponse pertinente, et ainsi de suite.

L'approche apologétique a bien des mérites. Une apologétique effective sur le campus peut être un grand encouragement pour les étudiants, et notamment pour ceux dont les domaines d'étude et de recherche sont particulièrement visés par les attaques en question.

Une apologétique soigneusement réfléchie fait partie intégrante de la foi. Pourtant, j'ai de sérieuses réserves à son égard, notamment en ce qu'elle

- manifeste une orientation défensive et réactive ;
- ne s'intéresse au mieux que très rarement aux questions auxquelles les étudiants et professeurs sont confrontés à la pointe de leurs disciplines ;

- ne souligne pas l'émerveillement qui devrait découler de l'observation de l'œuvre de Dieu, ni ne relève la pertinence de la révélation biblique pour la littérature et l'histoire, les nanotechnologies ou le post-colonialisme, l'ethnomusicologie ou l'économie institutionnelle, les religions comparées ou l'optique, l'économie agraire ou la biochimie...

L'apologétique est vitale et est de plein droit l'un des pieds de notre tabouret chrétien, qui symbolise notre interaction avec l'Université. Mais elle n'est *pas* suffisante, si l'IFES et ses mouvements nationaux aspirent à interagir avec **toute** l'Université pour Christ.

Pied 4 : le modèle dialogique

« Engager son intelligence par des discussions au sein de l'Université¹⁸. »

- *prend l'Université au sérieux, avec son caractère propre*
- *considère le ministère au sein de l'Université comme un appel distinct, et non pas comme une réplique sur le campus de ce qui se fait dans l'église locale*
- *met l'intelligence à contribution et infuse une perspective inspirée par la foi dans toutes les conversations menées à l'Université*

Un ministère dialogique prend l'Université au sérieux dans ce qui la caractérise. Il considère un ministère au sein de l'Université comme un appel distinct, qui a sa légitimité propre. Il ne reproduit pas simplement sur le campus ce que fait l'église locale. Plutôt que de *prêcher* à l'université, il entre en *conversation* avec elle.

¹⁸ J'emprunte ce mot d'ordre à Vinoth Ramachandra, secrétaire de l'IFES pour le dialogue et l'engagement social.

Le Dr Daniel Bourdagné, ancien secrétaire général de l'IFES, l'affirme clairement en ces termes :

«Il nous faut avoir un discipulat de l'intelligence. L'appel que nous avons pour ce ministère est un appel pour l'Université, et pas pour l'école primaire. C'est un endroit qui engage l'esprit. C'est la raison pour laquelle nous ne pourrions interagir avec l'Université si nous ne prenons pas au sérieux le discipulat de l'intelligence. C'est cela qui est notre champ missionnaire. C'est là que Dieu nous a placés.»

Nous sommes appelés, premièrement, à réfléchir chrétiennement au sujet de tout ce qui se passe au sein de l'Université.

Deuxièmement, nous sommes appelés à engager la conversation avec tous les autres acteurs du campus – les nouveaux étudiants, les étudiants avancés, les professeurs, les collaborateurs. Dialoguer de la sorte présuppose une réflexion quant aux questions débattues à l'Université et aux programmes qui y sont enseignés. Ce sont des conversations – des dialogues – qui sont teintées par la foi.

En fait, une interaction dialogique avec l'Université vise à offrir à chaque personne présente sur le campus un contact, sous quelque forme que ce soit, avec des chrétiens, avec ce qu'ils croient, avec des idées chrétiennes, avec des vertus et des actions inspirées par la foi.

On peut mentionner sept caractéristiques principales d'un modèle dialogique :

1. Il est *proactif*: il amène Christ au sein des grands débats des principales universités et ramène ces questions à Christ.

2. Il est *expansif*: il nourrit les étudiants chrétiens et met à contribution les professeurs et les collaborateurs chrétiens.
3. Il est *inclusif*: il concerne l'enseignement, les programmes, la recherche, l'engagement social et politique, les amphithéâtres et tous les arcanes administratifs d'une université. Chaque recoin de l'Université se voit éclairé par la lumière de Christ.
4. Il respecte les *capacités intellectuelles* des étudiants et des professeurs qui œuvrent dans les universités de toutes les nations.
5. Il est *pertinent*, dans la mesure où il saisit au vol les grands débats au moment même où ils surgissent et sont discutés.
6. Il *écoute aussi bien qu'il parle*, dans la mesure où il cherche à mener et à entretenir une conversation respectueuse, tant avec des chrétiens qu'avec des non-chrétiens.
7. Il célèbre la *communauté intellectuelle* qui caractérise les grandes universités. Cela pourrait même amener des chrétiens à collaborer avec des personnes ne professant aucune foi, ou alors des membres d'autres communautés religieuses actives sur le campus.

Il est évident que ce modèle implique un certain nombre de changements fondamentaux que ne requièrent pas forcément les trois autres approches (pieds du tabouret).

- L'*intelligence* du chrétien est célébrée de manière aussi enthousiaste que l'âme du chrétien.
- Le ministère se déplace des *franges* du campus vers son *cœur* même.

- Les idées et questions qui sont débattues aux avant-postes de la recherche et de l'enseignement sont appréciées pour ce qu'elles révèlent de Dieu et de l'œuvre de Son Royaume.
- Les barrières entre étudiants et professeurs sont dépassées, tout comme elles le sont dans les laboratoires et les séminaires avancés des projets de recherche poursuivis sur les campus.

Comme le dit l'évêque David Oginde¹⁹, «il [le ministère dialogique] prépare les étudiants (et je rajouterais: les professeurs) à des postes de responsabilité au sein des gouvernements, dans la société civile et dans le monde des affaires. Il prépare les individus à prendre leurs responsabilités dans leurs professions, sur le marché du travail et dans les médias, dans toutes les sphères de la société.»

Exemple d'interactions avec toute l'Université

De nombreuses régions du monde et de presque tous les continents, nous avons entendu parler d'exemples extraordinaires d'étudiants et de professeurs qui ont cherché à interagir avec l'Université de toutes sortes de manières différentes qui défient nos imaginations. Nous voyons et ressentons l'action créative de l'Esprit de Dieu qui parcourt la terre, portant de nouveaux fruits et produisant de nouvelles fleurs, que les ondes d'Internet disséminent ensuite dans d'autres universités, d'autres pays, d'autres continents.

¹⁹ L'évêque David Oginde préside le ministère «Christ Is the Answer» (Christ est la réponse) (CITAM) à Nairobi, Kenya.

1. Étudiants en bachelor, étudiants en master et jeunes diplômés

En Inde, le «North Dehli Evangelical Graduate Fellowship» organise régulièrement des cours d'été intensifs, auxquels près de 40 jeunes diplômés prennent part, se rencontrant tous les jours durant trois à six semaines et durant cinq heures, de 14 h 30 à 19 h 30. On attend d'eux qu'ils lisent deux à cinq ouvrages par semaine, traitant de thèmes variés. Certains sont des ouvrages chrétiens écrits par des théologiens ou des responsables d'églises. D'autres ne sont absolument pas «chrétiens» – mais sont justement représentatifs des questions auxquelles les intellectuels sont confrontés en Inde (et dans tout l'ancien Empire britannique). Les chrétiens qui veulent réfléchir ne peuvent éviter ces questions. Parmi les ouvrages étudiés, on peut citer *From the Ruins of Empire* de Pankaj Mishra, *Empire* de Niall Fergusson, *The Black Economy in India* de Arun Kumar et *The Ascent of Money: A Financial History of the World* de Niall Fergusson.

Les sujets traités sont passionnants et d'une grande pertinence, allant du clonage au blanchiment fiscal, en passant par le négoce international et le changement climatique. En plus d'un effort de lecture certain, on attend des participants qu'ils écrivent de brefs résumés et qu'ils tiennent un journal. Au travers d'un autoexamen sans concessions, ils se posent des questions comme «Pourquoi l'Église chrétienne ne produit-elle pas des responsables efficaces, des hommes d'État, des penseurs... comme Amartya Sen, Salman Rushdie, Nehru... et que doit faire l'Église si elle veut faciliter l'émergence d'intellectuels et de leaders d'avant-garde au

cours des 100 prochaines années?» Des simulations de négociations internationales sont aussi organisées, et tout cela se fait dans un contexte de prière et de méditation²⁰.

2. Étudiants avancés et professeurs

Les universités donnent toute leur mesure lorsqu'il est question d'idées et de recherche, particulièrement aux frontières de la découverte et de la science. C'est ce que les professeurs et les étudiants en master, et tout particulièrement les doctorants, devraient faire.

Deux exemples tout à fait stimulants.

> Université de Stanford, États-Unis

L'association chrétienne des étudiants diplômés de Stanford [GBU pour les étudiants en master] a tenté une expérience nouvelle et a imaginé un événement intitulé «Causeries étudiantes passionnées» (Student Passion Talks). L'année dernière, les étudiants ont soumis des résumés de communications pour une «conférence passionnée», au cours de laquelle il s'agissait de proposer une réflexion chrétienne sur un sujet et de présenter brièvement (10-15 minutes) ses conclusions. Les sujets étaient des plus variés: intelligence artificielle, sciences informatiques, psychologie et neurosciences.

Le secrétaire GBU sur le campus nous a fait part de ses impressions :

«Cela a été une fantastique démonstration – des étudiants pour les étudiants – de la façon dont l'intégration de la foi et de la recherche peut se faire. Et maintenant que nous avons assisté à

²⁰ Pour plus d'information, se référer notamment à www.summerstudy2013.wordpress.com; <http://issjournals2013.wordpress.com>

cette démonstration, il est beaucoup plus facile pour les étudiants qui ont eu de la peine avec le concept de se faire une idée de ce à quoi cela peut ressembler et comment ils pourraient eux-mêmes réfléchir et parler de leur foi et de leur travail.»

> Université du Queensland, Australie

Le professeur Ross McKenzie, un physicien chrétien, nous a raconté un événement qui a réuni plus de 20 professeurs, étudiants post-doctorants, étudiants de bachelor et de master autour du thème : «Des chrétiens qui interagissent avec l'Université». Les disciplines concernées comprenaient les relations internationales, la biochimie, la chimie, la physique, les sciences informatiques et le droit. Dix personnes ont pris la parole tour à tour, présentant en 5 à 10 minutes leurs domaines de recherches et les relations qui, selon eux, lient ces disciplines à la foi chrétienne. Pour en donner quelques exemples :

- Un spécialiste en sciences politiques a présenté un article qu'il avait rédigé peu auparavant au sujet de la question du «droit à protéger» et de la longue tradition de ce droit, dont l'histoire est clairement façonnée par une éthique chrétienne ;
- Un étudiant post-doctorant en chimie a présenté et discuté plusieurs initiatives dans lesquelles il est impliqué et qui visent à contribuer à l'éducation et à la recherche en chimie dans les pays en développement ;
- Un chercheur en physique quantique a relevé la notion d'*aléatoire* et ce que cela pose comme question par rapport à la souveraineté de Dieu ;

- Un professeur de droit a parlé des fondements de la théorie du droit, notamment en ce qui concerne certaines idées remontant à Thomas d'Aquin et les tensions fréquemment rencontrées entre *loi* et *grâce*.

3. Le campus dans son entier

Un festival d'art pour la justice

Isra Ortiz, secrétaire GBU pour le GEU (*Grupo Evangélico Universitario*, le mouvement IFES au Guatemala) raconte qu'il y a un écart énorme entre les problèmes auxquels le Guatemala fait face et l'échec des évangéliques à se confronter à ces défis. Les chrétiens ont trop souvent gardé le silence face à la violence, la corruption, les inégalités et le racisme. L'objectif était donc de montrer un autre visage du christianisme sur le campus de l'Université San Carlos. S'intégrant dans un festival artistique qui se déroulait sur tout le campus, un groupe d'étudiants chrétiens a eu l'idée d'un festival artistique axé sur la justice.

En guise de préparation, ils ont lu un ouvrage sur l'injustice, visité la décharge municipale – là où vivent les pauvres – et se sont joints à la marche pour la justice du 1^{er} mai. Ils ont aussi créé un compte Facebook sur lequel ils ont diffusé plusieurs messages – un étudiant a écrit une pièce de théâtre sur l'injustice, un autre une chanson sur le même thème, d'autres ont créé un photomontage ou encore une exposition de peintures. Au travers de toutes ces activités, Jésus a été célébré comme le modèle de la justice.

À la fin de la journée, plus de 100 personnes étaient montées sur scène (pour une quarantaine de présenta-

tions), invitant les étudiants à réfléchir à la justice par le moyen des arts. Au final, entre 600 et 700 personnes ont participé au festival!

Globalement, cet effort a remis en question le stéréotype voulant que les chrétiens ne se préoccupent pas de la justice. Cela a également permis de démontrer que les arts peuvent être un moyen pour communiquer le message de Jésus²¹.

4. Le personnel

Projet gratitude

Cinq étudiants de bachelor du Varsity Christian Fellowship de l'Université Nationale de Singapour souhaitaient mobiliser l'ensemble du corps estudiantin dans le but de manifester leur gratitude à l'égard du personnel du campus, par exemple les concierges en charge des cantines ou des sanitaires, les chauffeurs de bus ou encore les employés de la sécurité. L'intention était de créer une culture de gratitude et de compassion, donc de manifester les vertus de Jésus. Une des activités mises en place consistait à offrir un fruit ou une tasse de café à un membre du personnel avec une petite note de remerciement pour le travail qu'ils effectuent. Le mouvement s'est terminé par une exposition racontant les histoires de ces héros oubliés du campus et qui a duré tout un mois²²! Le projet a attiré l'attention de

²¹ Pour en savoir plus <https://scriptureengagement.ifesworld.org/2014/10/un-festival-artistique-pour-la-justice-transmet-un-message-desperance/>

²² Avant cela, il y avait eu d'autres tentatives d'interagir avec le campus. Par exemple, le Singapore Institute of Management Students' Christian Fellowship avait organisé un événement sur trois jours appelé «découvrir le

tout le campus, y compris celle du journal des étudiants et cela a laissé l'impression que les chrétiens sont agréables, sérieux, qu'ils font preuve de compassion et s'intéressent à tous ceux que la plupart des étudiants ne jugent pas dignes de leur attention.

Le processus d'interaction avec toute l'Université

Alors que je compilais ces magnifiques histoires, j'ai fait une découverte qui m'a mis mal à l'aise. Beaucoup – peut-être la plupart – de ces fantastiques tentatives d'interaction avec l'Université ont été initiées par des étudiants en bachelor et en master.

Cela m'a rappelé une expérience que j'ai faite bien trop tard dans ma vie :

Au centre «Droit et Globalisation», nous avons un programme important sur la violence systémique envers les femmes dans les guerres civiles. Nous souhaitions étendre notre site internet et faciliter l'émergence de réseaux entre les personnes intéressées par ce travail partout dans le monde, en profitant des facilités offertes par les médias sociaux. Je supervisais une jeune femme d'environ 25 ans qui revenait régulièrement solliciter mon feu vert pour mettre en œuvre de nouvelles idées et s'aventurer dans de nouvelles directions. J'étais plutôt lent à réagir, ne répondais pas, avais plusieurs objections, posais trop de questions ou exprimais trop

pardon» pour aider les gens à prêter davantage d'attention à la manière dont le pardon et l'amour sont présents dans nos relations. Ces événements ont touché de nombreuses vies sur le campus. Note de l'éditeur de la première édition.

de réserves. Finalement, elle en a eu assez de moi et a foncé en prenant elle-même les décisions. Elle ne m'a plus demandé de permission pour quoi que ce soit – elle a simplement donné quelques rapports sur ce qu'elle faisait. En d'autres mots, elle a pratiqué la politique du fait accompli!

Très rapidement, elle a mis en place un réseau rassemblant des centaines de personnes du monde entier qui recevaient notre newsletter *Violence contre les femmes*. Elle a démarré un fil Twitter et a lancé des discussions avec d'autres réseaux à travers le monde, qui ont magnifiquement augmenté notre impact. Elle a démarré un compte LinkedIn – auquel des centaines de personnes ont adhéré. Elle a créé une page Facebook – bientôt rejointe par des centaines de nouveaux membres. En d'autres mots, une fois que j'ai été en dehors de son chemin, l'entreprise a véritablement décollé et remporté un franc succès. J'étais moi-même le problème. Elle était la solution.

Considérez les expériences extraordinaires mentionnées plus haut. Ces ministères ont eu du succès au moment où des jeunes, étudiants et collaborateurs, ont eu le lieu et l'espace pour innover et être créatifs, tout autant qu'imaginatifs.

*Les jeunes ne savent pas que
quelque chose ne peut pas être fait.*

*Ils ne savent pas que
quelque chose est impossible*

Ils inventent.

Ils agissent.

Conclusion

Quelle est la direction que le ministère de l'IFES et ses mouvements nationaux prennent au XXI^e siècle ?

1. Est-ce que notre vision englobe l'Université dans son ensemble, en tant que notre champ missionnaire ?
2. Est-ce qu'il va donner une perspective chrétienne sur les défis intellectuels et sur les grands problèmes rencontrés par les disciplines académiques ?
3. Est-ce que nous atteindrons les professeurs aussi bien que les étudiants ?
4. Est-ce que nous nous joindrons aux combats qui sont menés autour des grandes idées qui façonnent les imaginations et changent le monde ?
5. Est-ce que nous aurons un impact sur chaque personne sur le campus universitaire, du vice-chancelier au concierge ?
6. Est-ce que nous chercherons à influencer les leaders de la science et des nations avec la puissance des idées qui font partie intégrante de l'Évangile ?

Au cours des derniers mois, j'ai passé de nombreuses heures avec des héros des droits de l'homme qui sont aussi des héros de la foi. Toujours et encore, ils aspiraient à avoir *non seulement* ce qu'il faut pour faire subsister la louange et l'étude biblique, mais plaidaient *aussi* pour avoir les outils pour penser chrétiennement le droit, la politique, le commerce et la science dans leur pays. Ils voient que le futur s'approche à grands pas.

Ils craignent de ne pas être équipés pour faire face aux défis qu'il leur réserve.

Imaginons qu'ils aient été formés à réfléchir chrétiennement lorsqu'ils étaient à l'Université, là où

- des conversations de premier ordre auraient été menées en toute liberté entre étudiants débutants et avancés, professeurs et doctorants ;
- chaque grande question qui concerne les sciences, les arts, les lettres, l'agriculture, la médecine, le droit et l'ingénierie aurait été considérée comme une question de *foi* aussi bien que de *recherche* ;
- chaque question concernant la société et le gouvernement aurait été à l'ordre du jour.

Imaginons que l'Université elle-même ait été transformée – dans les domaines de recherche de ses chercheurs, par les approches adoptées pour les mener à bien ces recherches, et par l'influence de ces sujets de recherche.

Imaginons que nous multiplions ces exemples – *penser chrétiennement et interagir avec l'Université* – dans toutes les nations de ce continent et à travers le monde entier.

Imaginons... que Christ interagisse *véritablement* avec **toute** l'Université!

Ceci est une grande et audacieuse vision. Pussions-nous en être dignes.

Cette présentation a été donnée par Terence C. Halliday à la consultation régionale sur le leadership de l'EPSA (région IFES comportant les pays anglophones et lusophones d'Afrique), tenue au Ghana en juillet 2013.

Terence C. Halliday est co-directeur du Centre Droit et Globalisation et professeur de recherche à la fondation américaine Bar; professeur adjoint de sociologie à Northwestern University, et professeur adjoint à la faculté Asie et Pacifique, The Australian National University. CIU-GBUAF

Le Comité Impact Université des Groupes Bibliques d'Afrique Francophone

Kaliva Guilavogui, Afrique francophone

Introduction

Cet article présente le parcours de l'initiative *Investir l'Université*²³ dans les pays d'Afrique francophone. L'objectif est d'informer les pays de l'IFES sur les efforts qui sont en train d'être fournis. La démarche utilisée a consisté à exploiter les prises de notes personnelles ainsi que les rapports disponibles et rédigés par les divers participants.

Origine de la vision *Investir l'Université*

C'est dans sa vision pour 2020, «Pierres Vivantes», document publié en 2008, que l'IFES définit les six priorités stratégiques²⁴ «pour accomplir sa vision de croissance et de profondeur d'impact». La création du Comité Impact Université des Groupes Bibliques d'Afrique Francophone (CIU-GBAF) s'inscrit dans le cadre de l'atteinte du 6^e axe de ces priorités stratégiques dénommé «*Investir l'Université*».

²³ Note de l'éditeur : le terme «investir» souvent utilisé dans le contexte africain a été conservé ici.

²⁴ Les six priorités stratégiques définies par l'IFES et les GBEE/GBU sont: 1. Communiquer la Bonne Nouvelle de Jésus Christ. 2. Renforcer le leadership et la formation. 3. Encourager l'intégration des étudiants au sein des Amis. 4. Mobiliser un soutien durable. 5. Aborder les sujets d'actualités mondiaux. 6. Investir l'Université.

Cette priorité est renforcée par des fondements solides pour la culture de l'excellence et des meilleures pratiques dans les six domaines primordiaux que sont : la gouvernance, le développement organisationnel, les partenariats mondiaux, les ressources humaines, le soin pastoral, la recherche et l'innovation.

Dans les pays francophones d'Afrique, notamment au sud du Sahara, cette initiative a été lancée et soutenue par l'ex-Secrétaire Régional des Groupes Bibliques d'Afrique Francophones (GBUAF), Cossi Augustin AHOGA. Il s'exprime ainsi dans son rapport des deux rencontres sur Investir l'Université publié en 2018 :

Le GBU, après plusieurs années de ministère dans les universités, s'est rendu compte que leur travail tient uniquement compte d'une catégorie des acteurs à l'Université plutôt que du milieu universitaire dans toutes ses sphères. La seconde catégorie non ciblée est l'ensemble des enseignants. Que faire donc ? Pour apporter une solution, il faut promouvoir le dialogue entre la science et la foi. D'où la priorité Investir l'Université. Qui pourra le faire ? Les enseignants de l'Université.

Objectifs visés

Il s'agit d'une vision qui invite non seulement les étudiants, mais aussi, et surtout les enseignants-chercheurs²⁵ et les cadres chrétiens des universités à s'engager et à œuvrer pour, entre autres :

- promouvoir l'interaction entre science et foi ;

²⁵ En France et en Afrique francophone, le statut d'enseignant-chercheur est celui d'un fonctionnaire de l'éducation supérieure qui partage son temps entre enseignement et activités de recherche scientifique.

- définir une présence chrétienne parmi les élites des pays et du monde afin d'impacter positivement les prises de décisions ;
- être un encouragement pour les jeunes en les aidant à afficher leur foi sur le campus ;
- motiver les uns et les autres à travailler différemment dans les universités et les pays afin de combattre l'invasion des pratiques occultes, déshonorantes et inhumaines, qui s'élèvent contre Dieu, par le moyen de la science et de la foi.

Début de l'expansion de la vision

L'atteinte des objectifs de l'initiative Investir l'Université exige une responsabilisation de certaines personnes pour aider à partager la vision et à motiver les universitaires. Ainsi, l'ancien Secrétaire Régional AHOGA s'était-il appuyé sur des cadres et enseignants – chercheurs chrétiens, humbles et engagés des universités d'Afrique francophone, notamment du Bénin, de la Guinée, du Sénégal, du Niger, du Cameroun, de la Côte d'Ivoire, du Burkina Faso et du Togo – pour lancer l'initiative.

Parmi ces personnes-ressources, il faut citer le Pr Ahmed Dooguy KORA et Sonia ADJIDI, l'assistante du Secrétaire Régional. Il faut citer aussi les membres du Comité Restreint de Suivi-Évaluation des Activités (CRSEA) désignés en septembre 2017 (Dr Sidia BADIANE, Dr Yacouba MAHAMANE KAKALE, Kaliva GUILAVOGUI) ainsi que les points focaux²⁶ des mouvements nationaux cooptés par les Secrétaires

²⁶ L'expression désigne une personne de contact pour un aspect particulier du ministère.

Généraux des GBUAF pour l'interaction avec les universités dans les pays respectifs.

Les actions menées par ces personnes ont permis de mobiliser huit des dix-neuf mouvements nationaux de l'espace francophone africain de 2016 à 2018 pour la vision.

Défis

- Rassembler les enseignants-chercheurs et cadres chrétiens des universités d'Afrique francophone pour qu'ils prient, travaillent ensemble, vivent la fraternité, la foi chrétienne et soient des lumières dans les universités et dans les nations.
- Transformer les membres du corps professionnel des universités et les rendre incorruptibles selon l'esprit du Seigneur (2 Cor 5.17).
- Concilier la foi, la science et le développement pour éclairer les universités et les nations sur les origines et les aboutissements du développement.
- Combattre les théories erronées qui s'élèvent contre Dieu.
- Mobiliser les ressources pour soutenir les projets des mouvements nationaux du projet *Investir l'Université* des GBUAF.
- Gérer la laïcité dans nos États, etc.

Stratégies d'intervention CIU-GBUAF

- L'organisation de colloques annuels réunissant les professionnels de la recherche et de l'enseignement supérieur des pays francophones dont les Secrétaires Généraux des GBEE/GBU ont accepté de mettre

en œuvre la 6^e stratégie de l'IFES *Investir l'Université* dans leur pays ;

- L'information et la formation en vue de renforcer les capacités des participants à l'interaction avec la Bible, aux méthodes et techniques de recherche et de rédaction d'articles scientifiques ;
- La mise en place d'équipes de recherche et d'un réseau de mobilité des enseignants-chercheurs des universités des GBUAF en vue de faciliter des missions d'enseignement et de recherche à travers l'utilisation des compétences identifiées dans les pays partageant la vision ;
- L'organisation de conférences scientifiques portant sur le lien : science(s), religions et développement dans les pays francophones d'Afrique ;
- L'établissement de partenariats dynamiques avec l'IFES, les institutions nationales et internationales partageant la vision ;
- L'utilisation des nouvelles technologies de l'information et de la communication – WhatsApp, vidéoconférence sur Zoom, Internet – facilitant le rapprochement des personnes partageant la vision et le suivi-évaluation des activités.

Expansion de la vision *Investir l'Université* : analyse des objectifs, des thématiques et des colloques de travail

La rencontre de 2015

Lors d'une consultation mixte ou restreinte (Bénin, Mali, Togo et le staff des GBUAF) sur la 6^e priorité

stratégique de l'IFES en février 2015, quelques orientations issues des débats et discussions motivent à l'action. Il est retenu que cette priorité nous engage à :

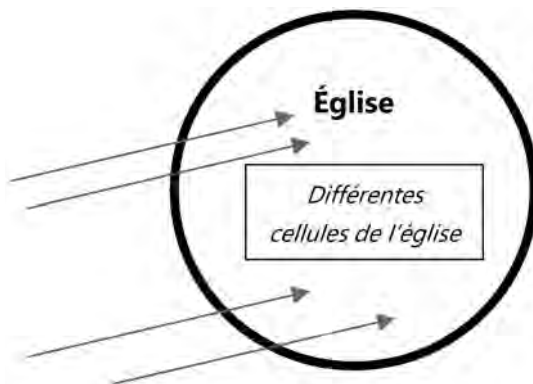
- évangéliser activement au sein de l'Université ;
- vivre notre foi dans la crainte de Dieu à l'Université ;
- identifier le corps professoral chrétien et le sensibiliser à l'applicabilité des vérités bibliques aux disciplines académiques.

Cette déduction implique que (i) le GBU ne doit plus être une préoccupation des étudiants seuls, (ii) le GBU n'est plus une cellule d'étudiants, (iii) le corps professoral doit comprendre que la foi et la science doivent influencer les disciplines académiques.

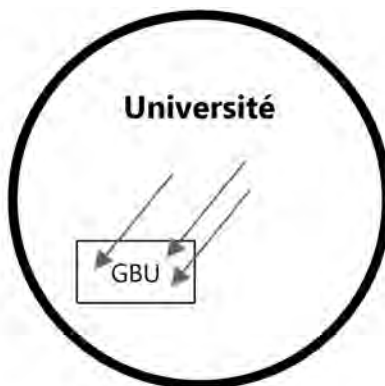
Suite à cette réflexion, la discussion a porté sur l'approche de Vinoth Ramachandra sur l'engagement des GBU dans l'Université. Cette approche examine deux différents niveaux de l'implication des mouvements GBU à l'Université. Les discussions sont résumées ci-dessous par les schémas de Camille YABI, Secrétaire général des GBEEN (Bénin).

Niveau A (Fonctionnement actuel des mouvements GBU)

Ce premier schéma montre l'église et les différentes cellules qui sont souvent créées en son sein. Par le biais de ces cellules, l'église évangélise les païens qui sont schématisés ici par les flèches entrant pour qu'ils viennent à l'église. Mais malheureusement, aucune stratégie n'est définie par l'église pour permettre aux évangélisés de retourner dans le monde pour y vivre leur foi.



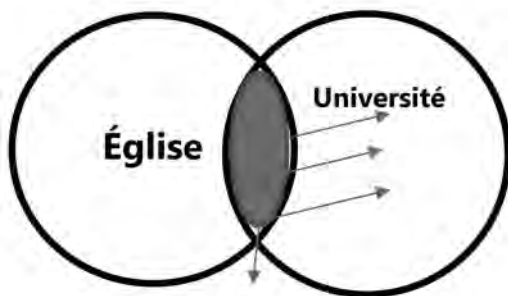
Ce second schéma montre l'Université avec les cellules du GBU à l'intérieur. Ces cellules GBU, au lieu d'évangéliser les étudiants païens à l'image de l'église, font souvent le recrutement des amis chrétiens de leurs églises. Une fois dans les cellules GBU, l'effet escompté n'est plus au rendez-vous et la plupart des membres ne se sentent plus redevables au mouvement. La vision n'est plus vécue normalement.



Niveau B (Fonctionnement correct des mouvements GBU)

Première partie

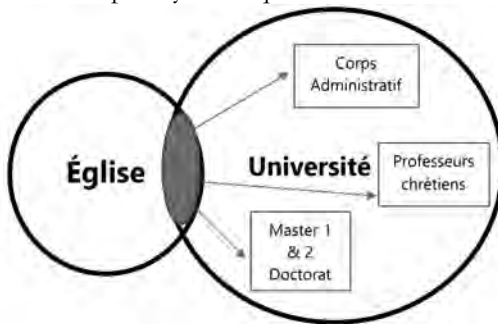
Dans ce schéma, nous voyons la pensée chrétienne qui intègre l'Université par le travail d'intégration des GBU dans tous les domaines de l'Université (académique, sportif, spirituel, socioculturel, politique...). Ainsi, lorsque l'étudiant est interpellé sur sa foi au cours par l'enseignement de son professeur, il peut réagir en bon étudiant averti pour corriger le tir s'il est bien équipé. Au cas contraire, il se replie dans sa cellule GBU pour s'informer et s'équiper afin d'éclairer son entourage. Dépassé ce niveau, le staff doit venir à la rescousse en mobilisant les ressources dans l'église s'il en a besoin pour équiper les étudiants et les renvoyer dans le champ. L'équipement du staff en avant-garde est donc primordial dans l'exécution de ce mode de fonctionnement.



Deuxième partie

Ayant déjà appris le principe de ce fonctionnement dans le 1^{er} cas, le staff peut encourager intentionnellement les étudiants à :

- poursuivre leurs études jusqu'au niveau doctorat pour y vivre leur foi;
- identifier les professeurs chrétiens qui continuent de vivre leur foi dans les enseignements et différentes publications;
- aller travailler dans le corps administratif des universités pour y vivre quotidiennement leur foi.



La conclusion pour une bonne mise en œuvre de cette initiative est qu'une relation fiable est établie entre la foi et la science, et l'Université sera investie d'une manière constructive et courageuse pour démontrer l'intégration de la foi, de la vie et des disciplines académiques.

La rencontre de 2016

Le premier colloque a eu lieu du 16 au 17 septembre 2016 à la Faculté de Théologie Évangélique de l'Alliance Chrétienne (FATEAC) d'Abidjan. L'objectif visait l'implantation officielle de la sixième priorité de l'IFES dans le milieu du corps professoral chrétien d'Afrique francophone. À cette première rencontre, on comptait une vingtaine de personnes issues de l'administration universitaire, des enseignants-

chercheurs et des doctorants venus de sept pays. Ces participants ont réfléchi sur le thème principal : « **Vivre sa foi à l'Université africaine** ». Ces réflexions ont été guidées par deux exposés : la communication du Secrétaire Régional, AHOGA et celle du Pr Ahmed Dooguy KORA. La première portait sur les Pierres Vivantes et était suivie de la stratégie pensée par Vinoth RAMACHANDRA, Secrétaire IFES pour le dialogue et l'engagement social ; la seconde sur l'état des lieux et les défis de l'enseignant à l'Université subsaharienne.

Après la communication du Secrétaire Régional, le Pr KORA a présenté la situation déplorable des enseignants-chercheurs en Afrique au sud du Sahara, situation due le plus souvent aux mauvaises conditions d'emploi et de recherche. Les tensions sont par ailleurs assez fréquentes avec les autorités universitaires et gouvernementales qui tardent à honorer leurs obligations salariales, ce qui conduit également à des situations de grève préjudiciables à un enseignement et à une recherche de qualité. Par ailleurs, ces situations difficiles amènent souvent ces enseignants-chercheurs à concentrer leurs recherches sur les spécialisations susceptibles de favoriser leur propre avancement académique et leur salaire, le tout dans une perspective très individualiste. Cette situation rend la tâche d'autant plus ardue pour les chrétiens qui voudraient voir le lien entre la recherche et leur foi. L'orateur nous a ainsi exhortés à nous orienter vers une recherche intégrant notre contexte, nos besoins et nos potentialités pour un meilleur impact des résultats sur nos populations et un crédit pour les enseignants chrétiens. À l'issue de cette rencontre, les participants se sont engagés à changer les motivations de leurs recherches pour mieux impacter

le monde universitaire. Désormais, ils souhaitent faire l'effort de veiller tout particulièrement à la manière dont leur recherche peut être motivée par l'amour du prochain. Cela ne devrait pas manquer de reconfigurer en profondeur les projets dans lesquels ces chercheurs s'investiront.

La rencontre de 2017

Le deuxième colloque tenu du 15 au 18 septembre 2017 à Abidjan a connu une forte participation avec la présence de délégués de dix pays autour du thème «**S'engager pour l'Université africaine**». La rencontre avait été introduite par une exhortation dirigée par le Secrétaire Régional et se fondait sur 2 Corinthiens 10.3-6 :

Si nous marchons dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair. Car les armes avec lesquelles nous combattons ne sont pas charnelles, mais elles sont puissantes devant Dieu, pour renverser des forteresses. Nous renversons les raisonnements et toute hauteur qui s'élèvent contre la connaissance de Dieu, et nous amenons toute pensée captive à l'obéissance au Christ. Nous sommes prêts aussi à punir toute désobéissance, lorsque votre obéissance à vous sera complète.

Trois questions ont été posées : quelle arme avez-vous en tant qu'enseignants ? La maîtrisez-vous ? Votre science renverse-t-elle les raisonnements dans les universités et les instituts ? Selon le facilitateur, la science dans notre contexte est l'arme que possèdent les enseignants. Cette arme devra être manipulée dans le but de renverser tous les raisonnements qui s'élèvent contre Dieu dans les universités. Non seulement, il faut les renverser, mais aussi il faut les amener à se soumettre à Christ. C'était

une façon de rappeler la vision des pierres vivantes et de justifier l'existence de la priorité *Investir l'Université*.

Ensuite, ce fut le tour du Pr Ruben POHOR de présenter les caractéristiques de l'engagement d'un universitaire. Entre autres, l'enseignant d'université doit prendre des risques pour Dieu, et, quand il le faut, apprendre le repli stratégique, lequel consiste à ne pas s'avancer de manière trop téméraire si le moment ne semble pas opportun ou si la tentation de manquer d'intégrité risque de mettre en péril le témoignage. Cependant, il faut aussi que l'enseignant compte sur la providence de Dieu pour sa carrière et pour sa vie et qu'il apprécie de mener son action avec combativité, dans la souplesse.

La vision étant suffisamment expliquée et comprise, un plan d'action triennal 2018-2020 a été présenté par l'enseignant-chercheur Kaliva GUILAVOGUI, puis amendé et adopté par les participants. Ce plan comporte deux axes d'intervention (la recherche et la formation-mobilité des enseignants – chercheurs).

Un accord-cadre a été établi entre les GBUAF représentés alors par Augustin AHOGA, leur Secrétaire Régional et la Society of Christian Scholars, représentée par Keith CAMPBELL. L'accord indique que les deux parties prenantes sont liées par un partenariat portant sur le partage des ressources et expertises, notamment les activités de formation, de recherche, de partage interuniversitaire et de publication dans le cadre de l'initiative *Investir l'Université*. De telles collaborations sont prometteuses et visent à faciliter le développement de ressources de manière accélérée.

Pour faciliter la mise en œuvre de cet accord et du plan d'action qui en est résulté, un Comité Restreint de Suivi-Évaluation des Activités (CRSEA) de 3 membres a été mis en place

La rencontre de 2018

Les assises de la troisième édition du Comité Impact Université (CUI) des GBUAF ont eu lieu en septembre 2018 à la FATEAC à Abidjan en Côte d'Ivoire. Le thème général de la rencontre était: «**Pouvoir faire interagir sa foi avec sa discipline scientifique**». Malgré le décès du représentant de la Côte d'Ivoire, Dr GOMBLEU Médard, le 9 septembre 2018, soit quelques jours avant la rencontre, près d'une trentaine de participants ont été enregistrés. C'est le témoignage d'un engagement fort dans la vision. Cette conférence a été un cadre de rencontre pour discuter, s'édifier et édifier l'opinion publique sur les vérités bibliques au regard des disciplines scientifiques des participants. Ces deux domaines (foi et science), loin de se contredire, doivent converger de par leur essence véritable et contribuer à nous rapprocher du Créateur de toutes choses. C'est ce que l'orateur principal, le Pr Ross MCKENZIE (Australie) a démontré durant son exposé. Les sous-thèmes traités étaient: science et foi ainsi que l'interaction entre les sciences et la foi.

D'autre part, les participants ont pu présenter les fruits de travaux préliminaires intégrant la foi chrétienne à leur recherche. Les sujets abordés ont été aussi variés que par exemple:

- La médecine interne et le SIDA
- La géologie et la Bible

- Le stockage du grain
- La littérature africaine
- La corruption dans la faculté de droit de l'une des universités africaines
- Une perspective chrétienne de la culture politique africaine
- Le rôle du sacré dans la conservation de la nature
- La philosophie de Hans Jonas et la vulnérabilité de la nature
- Les origines des noms
- Les origines de la récente guerre civile en Côte d'Ivoire
- Les coutumes matrimoniales en Guinée
- Le changement climatique et la sécurité alimentaire.

Ces présentations ont permis aux divers intervenants de recevoir de précieux retours relatifs aux qualités de leurs travaux et aux pistes d'amélioration potentielles. Les participants ont noté le caractère exemplaire de la démarche et la nécessité de poursuivre ces travaux pour à la fois encourager de plus jeunes chercheurs dans cette voie, mais aussi viser l'excellence dans ces approches intégrées et la publication dans des revues respectées par le monde académique.

Le rapport rédigé par Dr Aya Augustine TAKORE-KOUAME mentionne que les participants ont compris les limites de la science qui ne découvre que ce qui existe déjà dans le secret de Dieu. Les étapes de la recherche allant du choix du sujet à la rédaction de l'article scientifique ont été expliquées. Dans la perspective théologique, quatre aspects sont importants : la création, la chute, la rédemption et la restauration. L'objectif est

de faire la promotion de la pensée biblique. Au cours des deux ateliers disciplinaires, les participants ont démontré leur maîtrise du canevas de rédaction d'un article scientifique, respectant les normes du Conseil Africain et Malgache pour l'Enseignement Supérieur (CAMES) et intégrant la dimension de la foi. Le public visé par l'article doit déterminer son contenu.

Le second orateur Keith CAMPBELL est intervenu sur le thème suivant: adorer Dieu avec notre pensée, en relevant notamment le fait que les caractéristiques de Dieu telles que son omniprésence, son omnipotence et son omniscience résonnent avec l'entreprise académique et permettent d'envisager la recherche et l'enseignement comme une forme de louange rendue à Dieu dans le cadre de notre vocation humaine.

Synthèse des activités réalisées par les mouvements nationaux et autres acteurs

Les résultats de l'auto-évaluation à mi-parcours des activités de septembre 2017 à septembre 2018 sont encourageants:

- présence dans la plupart des pays d'une structure administrative dirigée par un représentant local;
- présence d'un début de recensement du potentiel du personnel chrétien des universités et instituts d'enseignement supérieur;
- activités de sensibilisation et de formation sur la foi et la science;
- présence de noyaux partageant la Parole du Seigneur dans le campus et au cours des réunions;

- présence d'équipes de recherche autour d'idées ou de projets de recherche sur le thème: science, religion et foi;
- existence de perspectives de rédaction d'articles scientifiques;
- existence de perspectives de rédaction d'ouvrages collectifs;
- confiance de l'autorité supérieure universitaire grâce à la qualité de l'expertise professionnelle démontrée;
- encadrement intentionnel d'étudiants en master ou en thèse dans le cadre de l'initiative Impact Université dans certains pays.

Forces du Comité *Impact Université* – GBUAF

L'engagement personnel pour le Seigneur Jésus-Christ et les libéralités

Certains enseignants-chercheurs ayant perçu l'importance de la vision s'organisent pour prendre en charge les frais de transport et participer aux rencontres internationales prévues une fois par an. Il y a aussi les actions de libéralité faites par ceux qui sont bénis par le Seigneur et qui soutiennent ceux qui éprouvent des difficultés à couvrir ces frais.

Le CRSEA

Le CRSEA est un espoir pour la vision *Investir l'Université* dans les pays francophones en raison du dynamisme de la plupart de ses membres à travers lesquels le Seigneur veut bâtir sa vision.

Sa mission principale est de servir d'interface entre les enseignants-chercheurs et les cadres des universités (acteurs à mobiliser et à accompagner), le bureau régional des GBUAF (structure de motivation, d'organisation et de soutien) et les partenaires dont Society of Christian Scholars, représentée par Keith CAMPBELL (structure d'appui matériel et financier).

Ses missions spécifiques sont entre autres : assurer le suivi du plan d'action du CIU-GBUAF 2018-2020 et les plans d'action futurs, afin de veiller au respect de l'accord-cadre établi. Le CRSEA a aidé à la désignation des délégués nationaux et à la structuration des mouvements nationaux adhérant à l'initiative, soit par un suivi rapproché ou soit par un suivi individualisé. Ces actions ont permis une meilleure compréhension de la vision *Investir l'Université* dans certains pays.

L'utilisation des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC)

L'utilisation des NTIC (WhatsApp, Internet, Zoom...) facilite la coordination et l'évaluation des activités. Les outils de suivi-évaluation diffusés sont : **le modèle de structure administrative** laissant l'occasion à chaque pays de tenir compte de ses particularités et **le canevas d'élaboration des projets de recherche**. Le mouvement est en marche malgré les difficultés.

Faiblesses

- La difficulté à réunir des représentants de tous les pays. Sur dix-neuf pays francophones d'Afrique, seulement huit ont désigné officiellement leurs représentants nationaux (points focaux).

- Difficultés d'élaboration des projets par les mouvements nationaux malgré les documents élaborés à cet effet par le CRSEA.
- Faibles moyens financiers des mouvements nationaux.
- Mauvaise compréhension de la présence du Comité *Impact Université* par certains Secrétaires Généraux des GBUAF qui y voient un contrepoids à leur autorité alors qu'il s'agit du 6^e axe des priorités de l'IFES.
- Faible participation aux réunions au regard des occupations professionnelles, des surcharges et des cas sociaux.

Perspectives

Dans l'optique des prochaines rencontres, le CRSEA s'engage à poursuivre ses actions d'accompagnement des mouvements nationaux engagés dans la vision *Investir l'Université* en les motivant à :

- s'approprier la vision et à la développer dans leurs pays respectifs ;
- organiser des rencontres périodiques dans chaque pays ;
- élaborer des projets de recherche sur science et foi dans chaque pays ;
- poursuivre le recensement et la sensibilisation des enseignants-chercheurs adhérant à la vision ;
- encourager les échanges de connaissances et d'expériences de vie et de travail ;
- diffuser l'Évangile dans les Institutions d'Enseignement Supérieur Francophones (IESF).

Il s'engage également à sensibiliser les Secrétaires Généraux qui n'ont pas été encore acquis à la vision, de manière à les amener à désigner leurs représentants qui feront ainsi office de relais pour l'ensemble des pays d'Afrique francophone. Pour ce faire, les actions planifiées à court terme sont :

1. obtenir l'adhésion de tous les Secrétaires Généraux des 11 pays restants du GBUAF réticents à désigner les points focaux ;
2. créer un site d'information sur la vision *Investir l'Université* ;
3. publier des articles sur les activités déjà réalisées dans les pays ;
4. préparer des dépliants d'information ;
5. organiser des débats radiotélévisés sur la science, la foi et le développement.
6. faire du projet *Impact Université* un cadre d'accueil, d'accompagnement et de renforcement de capacités des GBUsiens (élèves, étudiants et amis).

Conclusion

La machine pour renforcer le rayonnement de la foi chrétienne avec l'interaction science et foi suit son processus de mise sur orbite dans les GBUAF.

Le CRSEA se réjouit des activités réalisées, invite les différentes parties prenantes dans l'initiative *Impact Université* à accomplir leur mission et souhaite un partenariat dynamique avec tous les leaders de l'IFES pour asseoir les bases de la vision dans les pays

francophones d'Afrique, surtout au sud du Sahara. Que le Seigneur impose sa volonté à nos propositions! Amen.

Kaliva Guilavogui est enseignant-chercheur et chef du département de sociologie de l'Université Général Lansana Conté (Sonfonia, Guinée Conakry). Il préside le Comité Restreint de Suivi – Évaluation des Activités (CRSEA) des GBUAF (IFES Afrique francophone).

La sécularisation, une chance pour interagir avec l'Université

Timothée Joset, Europe

Qu'est-ce que la sécularisation ?

En Occident, et plus particulièrement dans l'espace francophone, une approche contextuelle de notre interaction avec l'Université ne peut faire l'impasse sur une réflexion sur la notion de sécularisation. Presque instinctivement, nous ressentons qu'en tant que chrétiens notre parole n'a pas nécessairement le poids que nous souhaiterions qu'elle ait. Ou alors, que nous estimons qu'elle devrait avoir. Ou encore que nous imaginons qu'elle a pu avoir par le passé, une espèce « d'âge d'or » où la prédication chrétienne résonnait dans les cathédrales pleines à craquer. Aujourd'hui nous avons souvent plutôt l'impression d'assister, vaguement impuissants, à un « processus par lequel des secteurs de la société et de la culture sont soustraits à l'autorité des institutions et des symboles religieux »²⁷.

Nous déplorons souvent le fait qu'une vision chrétienne du monde soit, au mieux, étudiée comme une relique encombrante d'un passé dont on se serait heureusement libéré, et au pire, raillée dans les amphithéâtres comme représentant l'archétype de la pensée préscientifique. Et

²⁷ BERGER Peter L., *La Religion dans la conscience moderne. Essai d'analyse culturelle*. [The sacred Canopy: Elements of a sociological theory of religion], Paris, Éd. du Centurion, 1971, p. 174.

que pourrait-il y avoir de plus malvenu dans le monde universitaire ?

Je propose de faire très rapidement l'état des lieux sur cette notion avant de postuler que, s'il y a bien une forme de sécularisation en Occident, cela pourrait représenter une chance à saisir. L'histoire de l'Église montre que Dieu a été fidèle à son peuple, quelles que soient les circonstances. Son Évangile ne va pas cesser de se propager et de transformer des vies parce que quelques penseurs auraient décrété la fin de la religion dans l'espace public et surtout dans les universités. Il y a à peine plus de 100 ans, le sociologue Max Weber affirmait que pour que le monde académique puisse produire une science de qualité, il fallait que les chercheurs mettent de côté toute allégeance religieuse que ce soit²⁸. Lydia Jaeger résume ainsi la conception positiviste des sciences telle que prônée par le célèbre marquis de Condorcet :

«La noble tâche de la science consiste donc à émanciper l'homme de la tutelle de la religion. Les progrès scientifiques, liés à la généralisation de l'instruction, permettront de dépasser toutes les erreurs du passé, tant en politique qu'en morale. Ainsi le bonheur de l'humanité sera-t-il assuré²⁹.»

²⁸ WEBER Max, *Le savant et le politique : une nouvelle traduction : la profession et la vocation de savant, la profession et la vocation de politique*, Conférence donnée en 1917, Paris, La découverte, 2006 (La découverte/poche Sciences humaines et sociales 158).

²⁹ JAEGER, Lydia, *Pour une philosophie chrétienne des sciences*, Charols – Nogent-sur-Marne, Excelsis – Éditions de l'Institut Biblique, 2006 (Terre Nouvelle), p. 10. L'auteure résume CONDORCET Marquis de, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain, 1793, suivi de Fragment sur l'Atlantide*, Paris, Flammarion, 1988, pp. 253, 289.

Tel est le contexte dans lequel nous vivons encore très souvent. Et c'est ainsi que s'explique, du moins en partie, le phénomène de la sécularisation. Après avoir relevé que les définitions de la sécularisation sont aussi nombreuses que débattues, le sociologue français Jean-Claude Willaime propose la synthèse suivante :

«La thèse classique de la sécularisation désigne, en Europe, une mutation socioculturelle globale se traduisant par un amincissement du rôle institutionnel et culturel de la religion lié, chez les individus, à une baisse de l'appartenance religieuse institutionnelle et des pratiques qui y sont associées (en tout premier lieu, la pratique cultuelle régulière). Le paradigme identifie ainsi un processus selon lequel la religion perdrait beaucoup de son pouvoir social: alors qu'elle constituait un cadre englobant la société et signifiait le sens dernier de son ordre, alors que ses croyances et son langage imprégnaient profondément la vie quotidienne des individus, elle deviendrait un secteur parmi d'autres de la vie sociale, voire un monde de plus en plus étranger pour un nombre croissant de personnes (augmentation des "sans religion"), c'est-à-dire un phénomène minoritaire dans la société globale³⁰.»

Sur les campus en Occident, la religion est de moins en moins représentée, elle a perdu l'essentiel de son pouvoir structurant. Mais en réalité, elle n'a évidemment pas disparu, vu l'abondance de publications dans les rayonnages «spiritualité et ésotérisme» des librairies, ou encore le succès des médecines alternatives ou des guérisseurs. Dans les universités, on note aussi les offres de sessions de méditation pleine conscience ou de yoga à l'approche des examens. Mais il faut aussi

³⁰ WILLAIME Jean-Paul, « La sécularisation : Une exception européenne ? Retour sur un concept et sa discussion en sociologie des religions », *Revue française de sociologie* 47 (4), 01.10.2006, p. 766.

remarquer que les étudiants internationaux sont de plus en plus nombreux. Ils viennent souvent de pays où les pratiques religieuses sont restées très ancrées dans le tissu social. Par ailleurs, les questions géopolitiques modernes et les nouvelles d'ici et d'ailleurs ne permettent pas à nos contemporains d'oublier cette composante assez essentielle de la nature humaine. Pour nous qui voulons atteindre l'Université dans toutes ses dimensions, l'approche ne sera pas nécessairement aisée. Parlant du cas européen, mais qui s'applique probablement aussi à l'Amérique du Nord, Julien Coffinet relève qu'«aucune autre région du monde n'a été exposée, pendant si longtemps et de façon si intense, au message de la Bible. Mais d'un autre côté, dans aucune autre région l'abandon et le rejet du christianisme n'ont été si massifs et si prolongés»³¹. Ne subsistent ainsi dans l'Occident sécularisé que de simples «structures symboliques»³² auxquelles on se réfère encore, le plus souvent implicitement, dans les discussions sur l'éthique ou la politique.

La sécularisation et nous

Il me semble important que nous reconnaissons que si globalement la sécularisation – et la laïcité³³, son

³¹ VAN DE POLL Evert, « Dans quel sens l'Europe est-elle “postchrétienne” ? », in: Wiher Hannes (éd.), *L'évangélisation en Europe francophone*, Réseau de missiologie évangélique pour l'Europe francophone, Excelsis, 2016, p. 66.

³² HERVIEU-LÉGER Danièle, « Sécularisation », in: *Dictionnaire des faits religieux*, Paris, PUF, 2013 (Quadrige), p. 1156.

³³ Le Grand Robert propose la définition suivante de la laïcité (suivant le juriste Capitant): « Conception politique impliquant la séparation de la société civile et de la société religieuse, l'État n'exerçant aucun pouvoir religieux et les Églises aucun pouvoir politique. »

pendant juridique, dans certains cas – est souvent vue comme un développement éminemment positif qui a libéré les sociétés de l'emprise d'une Église par trop avide de pouvoir et aux penchants totalitaires, ce qui était visé, c'est le régime de Chrétienté³⁴. Ce «grand récit» des Lumières repose sur une vision très partielle du Moyen-Âge auquel s'opposent précisément les philosophes des Lumières qui entendent libérer les êtres humains de la tutelle de la religion par l'éclairage de la raison. Les grands penseurs du XX^e siècle ont notamment insisté sur les liens étroits entre religion et pouvoir et sur le caractère coercitif de la morale telle qu'elle a pu être enseignée ou en tout cas ressentie à certaines époques (cf. Foucault). Comme le rappelle Neal Blough, «nous oublions que le fonctionnement social et politique de l'Europe chrétienne “pré-moderne” est en grande partie responsable du rejet du christianisme. (...) N'oublions pas que c'est justement le christianisme dominateur qui a été rejeté par l'Europe et que l'Évangile a toujours été scandale pour les uns et folie pour les autres»³⁵.

Outre-Atlantique, dans son ouvrage célèbre³⁶, Lyotard insistait sur l'aversion profonde des «postmodernes»

³⁴ Le terme désigne globalement «l'unité de l'Occident chrétien: non plus seulement la communauté spirituelle des fidèles, mais l'organisation même de la société.» BASCHET Jérôme et Iogna-PRAT Dominique, «Chrétienté», in: *Dictionnaire des faits religieux*, Paris, PUF, 2013 (Quadrige), p. 132. Dans la conscience populaire, le terme recouvre l'idée selon laquelle rien n'est en-dehors du contrôle de l'Église.

³⁵ BLOUGH Neal, «Évangéliser en France: regards en arrière», in: Wiher Hannes (éd.), *La mission de l'Église au XXI^e siècle: les nouveaux défis*, Charols, Excelsis, 2010, pp. 43-44.

³⁶ LYOTARD Jean-François, *La condition postmoderne: rapport sur le savoir*, Paris, Les éd. de Minuit, 1979.

pour les « métarécits », à savoir des récits visant à donner une signification cohérente aux origines et à la situation présente d'une civilisation. Paradoxalement, on peut aisément déceler, dans le discours contemporain, des réminiscences de « métarécits », notamment avec tout ce qui a trait à la place de la science dans la société et au caractère prétendument libérateur de l'usage de la raison individuelle.

Les chrétiens ont rapidement déploré le détachement progressif des racines et valeurs chrétiennes qui avaient contribué à faire le succès de l'Occident. Si on avait pu croire au triomphe de la raison dans la foulée des idées des Lumières, les grandes terreurs du XX^e siècle (les deux Guerres mondiales, mais aussi tous les nombreux autres conflits et génocides) ont forcé même les plus optimistes à déchanter. Pourtant, il n'y a pas eu de « retour au christianisme » dans la population générale et c'est au contraire une désaffection assez généralisée que l'on a pu observer dans l'après-guerre, que ce soit dans les années 1960 en Europe ou un peu plus tard pour le Québec. Dans les deux cas, il semble que, dans l'inconscient de nos contemporains, le sentiment général puisse se résumer de la manière suivante : « Au-delà du fait que la balance des bienfaits et méfaits du christianisme soit éventuellement positive dans la conscience historique des Européens, il faut faire avec l'idée que ce continent a déjà été évangélisé et que les Européens peuvent se dire : "On a déjà essayé et ça n'a pas marché"³⁷. » Le plus souvent, c'est d'ailleurs le

³⁷ COFFINET Julien, « Le contexte européen d'aujourd'hui face à l'évangélisation », in: WIHER Hannes (éd.), *L'évangélisation en Europe francophone*, Réseau de missiologie évangélique pour l'Europe francophone, Charols, Excelsis, 2016, p. 47.

monde étudiant qui a été à l'avant-garde de tous ces changements culturels importants, que ce soit par leurs écrits, leurs grèves ou leurs mouvements divers. Les réactions ne se sont pas fait attendre et c'est souvent sur la perte de repères moraux que les réactions chrétiennes se sont focalisées.

Alors que faire de cette sécularisation qui n'est en fait pas vraiment une option, mais plutôt un état de fait?

L'Évangile et la sécularisation

Il ne faudrait pas perdre de vue que la sécularisation n'est peut-être pas un phénomène purement extrinsèque au christianisme. Se pourrait-il que notre foi porte en elle-même les germes d'une certaine forme de sécularisation³⁸? Le lien avec le contexte universitaire apparaît clairement lorsqu'on remarque que «le christianisme a un aspect "séculier" qui l'oppose à toutes les religions, sauf le judaïsme et l'islam. Son message est de "désenchanter" la nature. Il n'y a qu'un seul Dieu, l'univers est sa création, confiée à la régence de l'homme. Au lieu de vénérer les objets et les phénomènes de la nature, l'homme est invité à les étudier, de façon rationnelle, afin de mieux comprendre l'œuvre de Dieu dans la création»³⁹. En fait, ne pas voir dans la nature quelque chose de magique, mais quelque chose de distinct de Dieu, permet une entreprise scientifique véritable et c'est notamment dans ce domaine que le judaïsme, puis

³⁸ Certains sociologues parlent d'ailleurs d'une «sécularisation interne», voir notamment ISAMBERT François-André, « La sécularisation interne du christianisme », *Revue française de sociologie* 17 (4), 01.10.1976, pp. 573-589.

³⁹ VAN DE POLL, « Dans quel sens l'Europe est-elle "postchrétienne"? », *art. cit.*, 2016, p. 72.

le christianisme ont apporté une contribution significative.

Si nous voulons interagir avec nos co-étudiants et, plus globalement, avec l'ensemble de l'Université, il est crucial d'être honnêtes : non, le régime de Chrétienté ne représentait pas le ciel sur la terre et nous ne désirerions pas non plus établir une théocratie ni y vivre. La foi est par nature une adhésion du cœur, c'est-à-dire un mouvement fondamentalement personnel, même si la foi se vit évidemment en communauté. Nous ne voulons forcer personne à croire et il est essentiel que nous autres chrétiens reconnaissons les abus qui ont pu être commis par toutes les confessions chrétiennes, y compris par des églises doctrinalement parfois très proches de nous, mais qui pouvaient confondre ciel et terre en voulant appliquer à tout le monde les exigences éthiques et morales de la Bible. En cela, la sécularisation a ceci de très bon qu'elle permet une véritable liberté de croire ou de ne pas croire et qu'elle évite une certaine hypocrisie, peut-être le péché cardinal dans notre «âge de l'authenticité»⁴⁰. Et c'est justement ici qu'interagir avec l'Université, pour un ministère comme l'IFES, signifie encourager les étudiants à comprendre ce qui se vit dans les lieux d'études, ce qui préoccupe les étudiants, ce qui les fait vibrer, manifester, désespérer, faire la grève ou autre.

En même temps, les étudiants, professeurs et employés chrétiens des universités ne pourront pas souscrire aux dogmes d'une laïcité mal comprise qui reviendrait à

⁴⁰ Selon l'expression du philosophe canadien Charles Taylor dans son ouvrage magistral TAYLOR Charles, *L'âge séculier*, Montréal, Boréal, 2011, chap. 13.

exclure toute notion religieuse du langage universitaire. L'exhortation de Jésus à être «sel et lumière» (Matt. 5.13-14) nous invite à «mettre notre grain de sel» dans les discussions académiques, tout comme à «mettre en lumière» les zones d'ombres de nos lieux d'études, qu'elles soient «purement» universitaires ou qu'elles aient trait aux discriminations ou autres injustices patentées, présentes en Occident comme ailleurs. Qu'en est-il des étudiants qui ne peuvent se loger? Que penser de la précarisation des statuts du corps intermédiaire (assistants) ou du régime des prétitularisations conditionnelles (tenure track)⁴¹? Quelle reconnaissance pour le personnel technique des universités? Comme le dit John Stott, «nous devrions être à l'avant-garde de ceux qui proposent et qui œuvrent à la modification progressive de la culture afin qu'elle exprime mieux la dignité humaine et plaise davantage au Dieu qui nous a créés.»⁴² Paul invite également les chrétiens à veiller à ce que leurs paroles soient «toujours accompagnées de grâce, assaisonnées de sel» (Col. 4,6), pour pouvoir répondre pertinemment aux défis que notre environnement et nous-mêmes rencontrons, puisque «nous n'appartenons ni à la nuit ni aux ténèbres» (1 Thess. 5,5). Il y a ainsi de la place pour nous dans

⁴¹ Le système de «tenure» – qui se traduit approximativement par «fonctionnarisation» – est un système américain qui a tendance à se répandre dans le monde. Contrairement au régime continental du fonctionnariat, le système de prétitularisation est une sorte de «période d'essai» (entre trois et six ans) durant laquelle le/la jeune docteur/e doit faire preuve de son aptitude à diriger une recherche et à publier suffisamment, sans quoi le statut permanent ne lui sera pas accordé et il/elle devra quitter l'Université. C'est aussi de là que vient le fameux adage «publish or perish» (publier ou périr).

⁴² STOTT J.R.W., *Une foi intelligente et équilibrée*, Charols/Paris, Excelsis/GBU, 2016 (Eclairages 8), p. 92.

le dialogue, ce qui va demander beaucoup de doigté et s'inscrit bien dans ce que l'Université est censée être!

Un savant équilibre entre une lucide appréciation des apports de la sécularisation et une critique prophétique de ses zones d'ombres caractérisera donc l'attitude chrétienne face à un phénomène dont nul ne peut aujourd'hui prétendre connaître tous les tenants et aboutissants. Mais cette critique est rendue nécessaire par la nature même du Dieu que nous confessons comme Seigneur. Ainsi que l'affirment nos collègues du FES Singapour :

«L'Évangile apporte simultanément la rédemption et le jugement. Pour le chrétien, l'Évangile ne vise pas uniquement les actions d'une personne – il permet de faire efficacement la critique des idéologies éducationnelles qui prévalent au sein des universités, de même que la culture qui en découle. En Christ, nous devons mettre ainsi les choses en question : Comment mon identité en tant qu'étudiant est-elle influencée et façonnée par mon université ? Cela est-il en accord avec ma foi ? Les connaissances que j'ai acquises durant mes études sont-elles alignées sur la vérité de Dieu, sa justice et sa gloire ? Si nous confessons que le Christ est le Seigneur de toutes choses, nous devons alors témoigner de son autorité véritable en rapport avec tous les aspects de la vie sur le campus, car le campus est sien ; il fait partie du monde que Dieu a créé (cf. Col. 1.16-17)⁴³.»

Si, comme je le suggère, le résultat le plus évident de la sécularisation est une ignorance croissante du chris-

⁴³ WONG HOI KIN Kenneth et CHEUNG MAN CHUNG Barry, « Engaging the Campus: A Hong Kong Praxis », in: HALLIDAY Terence C., RAMACHANDRA Vinoth et CHOO Yvonne, *Engaging the Campus. Faith and Service in the Academy*, 2nd edition, Singapore, Fellowship of Evangelical Students, 2016, p. 103.

tianisme, alors il y a une chance à saisir. En tant que chrétiens, nous sommes les dépositaires – humbles bien entendu, puisque nous ne prétendons pas avoir tout saisi de Dieu – d'un trésor de vérité et de connaissance dont nos contemporains occidentaux ignorent tout. Par conséquent, nous allons de plus en plus nous trouver en présence d'étudiants qui, ignorant tout des idées fondamentales du christianisme, pourraient tout à fait être ouverts à en apprendre davantage. Participant au GBU international de Toronto, j'étais toujours impressionné de voir avec quel intérêt des étudiants et chercheurs, de la première année de bachelor/licence aux professeurs invités, venaient étudier la Bible pour comprendre les racines et les origines de la civilisation occidentale. N'est-ce pas étonnant de constater que ce sont des étudiants venus de loin qui s'intéressent le plus aux trésors que d'autres négligent de plus en plus ? Il en va de même pour les fêtes comme Pâques et l'Ascension : il y a là des pistes de témoignage à ne pas négliger. Comme le relève Evert Van de Poll,

« Beaucoup de gens apprécient la musique sacrée et l'architecture d'une cathédrale sans en comprendre la signification. Ils ignorent les origines chrétiennes de l'université ou de l'hôpital où ils se rendent. À leurs enfants ils donnent des noms bibliques ou de personnages de l'histoire de l'Église, sans s'en rendre compte. Nous avons là d'innombrables occasions d'expliquer, tout simplement, l'arrière-plan biblique. Et ces explications sont à leur tour des passerelles pour amener nos contemporains au message de l'Évangile, si l'on sait les aider sagement à traverser ces "ponts" de compréhension. Puisque nous sommes familiers

avec la Bible, en tant que croyants en Jésus-Christ nous sommes bien placés pour faire découvrir le riche patrimoine chrétien⁴⁴.»

Dans des lieux d'études, là où la connaissance est en général recherchée, nous disposons d'une connaissance, en l'occurrence l'histoire de ces fêtes, que nous pouvons aisément transmettre à ceux qui manifesteraient de l'intérêt pour cela, qu'ils soient nés dans le même pays que nous ou qu'ils viennent de cultures lointaines et ignorant tout du christianisme. Ou encore, les aider à comprendre les très nombreuses allusions aux récits bibliques et notions chrétiennes qui émaillent la littérature.

Une bonne nouvelle

On rappelle souvent que le terme «Évangile» signifie «bonne nouvelle». Avons-nous déjà songé au fait que le message duquel nous nous réclamons est, pour la société occidentale aussi, à la fois «bon» et «nouveau»? Il est bon parce que nous croyons que «c'est la puissance de Dieu par laquelle il sauve tous ceux qui croient» (Rom. 1,6). Comme Dieu est bon, le message qu'il nous a confié est bon. Et ce bon maître nous appelle à aimer notre prochain. La conséquence logique est que nous souhaiterons son bien, y compris académique! «Dieu a fait de l'homme un être spirituel, physique et social. En tant qu'être humain, le prochain peut être défini comme "un corps plus une âme vivant en société". Par conséquent, le devoir d'amour du

⁴⁴ VAN DE POLL EVERT, « Dans quel sens l'Europe est-elle encore chrétienne? », in: WIHER Hannes (éd.), *L'évangélisation en Europe francophone*, Réseau de missiologie évangélique pour l'Europe francophone, Excelsis, 2016, p. 103.

prochain ne peut jamais se réduire à l'amour d'une partie du prochain⁴⁵. » C'est ce qui risquerait pourtant de nous arriver si nous ne mettions pas un point d'honneur à inclure toutes les dimensions de la vie académique dans notre témoignage.

Cela ne préjuge pas encore de la manière et de la méthode de présentation que nous adopterons lorsque nous interagirons avec nos matières d'études et d'enseignement, nos collègues ou nos administrations universitaires. Cependant, nous pouvons être convaincus que si l'Évangile est une « meilleure histoire »⁴⁶, alors l'Université va gagner à la connaître et il faut qu'elle soit présentée avec perspicacité et de manière incarnée. Comme le dit Daniel Bourdagné, ancien secrétaire général de l'IFES,

« Face à la sécularisation croissante des universités et le recul significatif de la présence chrétienne sur les campus, les protestants évangéliques devraient s'investir particulièrement sur ce terrain. Le témoignage chrétien en milieu universitaire est aujourd'hui une nécessité. Ce témoignage doit être engageant et profond. Il s'agit d'aller au-delà des incursions éclair et d'une présence superficielle. La présence évangélique doit être telle qu'elle soit capable d'entrer en dialogue véritable avec les idées véhiculées dans les universités et qui animent les idéologies et visions du monde non soumises à la seigneurie de Jésus-Christ. C'est dans une telle perspective que l'évangélisation des étudiants aura un impact perceptible sur l'évolution de certaines pensées non bibliques, qui sont élaborées dans les centres de recherche des universités⁴⁷. »

⁴⁵ STOTT, *Une foi intelligente et équilibrée*, op. cit., 2016, p. 109.

⁴⁶ Selon le titre du remarquable ouvrage de HARRISSON Glynn, *A Better Story. God, Sex & Human Flourishing*, London, Inter-Varsity Press, 2017.

⁴⁷ BOURDAGNÉ Daniel, « Évangélisation des étudiants », in: *Dictionnaire de théologie pratique*, Charols, Excelsis, 2011, p. 361.

Et justement: nous vivons un changement historique en ce sens que pour la première fois depuis environ 1000 ans, se lève une génération qui ne connaît rien de la foi chrétienne⁴⁸. Ce que cette « nouvelle » situation illustre bien, c'est que notre message est non seulement « bon », mais qu'il est, pour beaucoup de nos contemporains, absolument « nouveau »! Et c'est là que nous pourrions avoir quelque chose qui s'apparente à une nouvelle chance. Nous pouvons présenter une contribution à la recherche et à l'enseignement universitaires qui inclut tout ce que notre foi nous apprend et nous amène à découvrir et ainsi participer à la vocation académique en apportant notre « nouvelle » pierre à l'édifice⁴⁹. Combien souvent, par exemple, ne sommes-nous pas étonnés que certains résultats scientifiques corroborent le diagnostic biblique sur la nature humaine? Combien souvent n'avons-nous pas le sentiment que « la Bible le disait déjà »? Simplement, nos contemporains ne le savent pas! Pourrions-nous, moyennant la maîtrise nécessaire du vocabulaire adéquat, apporter notre contribution et faire entendre notre voix? C'est que nous sommes

⁴⁸ Ce qui nous rappelle que ce n'est pas la première fois que le peuple de Dieu rencontre cette situation. Ainsi lisons-nous au début du livre des Juges qu'«une nouvelle génération se leva, qui ne connaissait pas l'Éternel, et n'avait pas vu les œuvres qu'il avait accomplies en faveur d'Israël» (Jg. 2,10).

⁴⁹ Et cela est valable pour les professeurs également. Ainsi, «il ne peut être sanctionné s'il exprime des opinions fondées sur sa foi, en cours, dans ses articles ou en dehors du service à partir du moment où il continue de présenter le savoir dans l'objectivité, c'est-à-dire à partir d'un raisonnement scientifique et critique, et dans la tolérance de l'expression d'autres convictions. Dans ses discussions avec les étudiants, il pourra aborder des sujets touchant à la foi, mais s'interdira d'abuser de sa position d'enseignant pour provoquer l'adhésion ou convaincre.» CNEF, *Libre de le dire à l'université*, BLF Europe, 2015, p. 26.

déjà partie prenante de l'Université. Commentant la première épître de Pierre, qui a beaucoup à nous apprendre sur l'engagement en société, Miroslav Volf suggère de relever

« la signification de la nouvelle naissance pour l'identité sociale du chrétien. Les croyants n'arrivent pas dans leur univers social en provenance de l'extérieur et en cherchant à s'accommoder de leur nouvelle demeure (comme le font les immigrants de deuxième génération), ou à la façonner à l'image de celle qu'ils ont laissée derrière (comme le feraient les colonisateurs), ou encore à se créer un petit havre de paix dans le Nouveau Monde étrange qui rappelle l'ancien (comme le feraient des résidents étrangers). Ils ne sont pas des gens venus de l'extérieur qui aspirent à devenir des gens de l'intérieur ou à conserver leur statut d'étrangers. Les chrétiens sont des gens de l'intérieur qui ont été arrachés à leur culture en naissant de nouveau. Ils sont par définition ceux qui ne sont plus ce qu'ils étaient auparavant, ceux qui ne vivent plus comme ils vivaient auparavant. Ce qui rend les chrétiens différents n'est pas l'insertion de quelque chose de nouveau dans l'ancien provenant de l'extérieur, mais le jaillissement de ce qui est nouveau au cœur même de ce qui constituait l'ancien. L'enjeu de savoir comment vivre dans un environnement non chrétien n'est pas uniquement une question de savoir s'il faut adopter ou rejeter les pratiques sociales de cet environnement. C'est là la question que posent les gens de l'extérieur, car ils se paient le luxe d'observer une culture à partir d'une position qui est extérieure à cette culture. Les chrétiens ne peuvent adopter cette position, car ils ont fait l'expérience de la nouvelle naissance en tant qu'habitants à part entière d'une culture spécifique. Ils sont donc des gens de l'intérieur et cela est d'une extrême importance⁵⁰. »

⁵⁰ VOLF Miroslav, « Soft difference. Theological Reflections on the Relation Between Church and Culture in 1 Peter », *Ex Auditu* (10), 1994, pp. 18-19.

Ce dernier aspect est crucial : dans beaucoup de cas, les groupes GBU ne peuvent pas obtenir de salles pour se réunir au sein même des campus. C'est déplorable et cela appauvrit la diversité des campus. Mais il ne faudrait pas en déduire que notre témoignage chrétien en est empêché pour autant ! En tant qu'étudiants ou qu'enseignants, nous sommes *déjà dans la place* ! Nous prenons part aux cours, aux discussions de cafétéria, aux recherches en laboratoire. C'est là que notre témoignage s'établit sur la durée, c'est là que nous interagissons et dialoguons avec ce qui fait le cœur de l'activité universitaire comme le rappelle Terry Halliday dans son article d'ouverture.

En fait, c'est la pratique de la contextualisation que j'ai évoquée jusqu'ici en creux. Comme l'a rappelé Vinoth Ramachandra dans sa contribution à cette brochure, nous sommes engagés dans une mission interculturelle lorsque nous œuvrons sur le campus, et cette entreprise requiert une approche contextuelle définie ainsi par Timothy Keller :

«La contextualisation ne revient pas – comme on le prétend souvent – “à donner aux gens ce qu'ils ont envie d'entendre”. Il s'agit plutôt de donner aux gens les réponses de la Bible, qu'ils n'ont peut-être pas du tout envie d'entendre, aux questions de la vie qu'ils se posent à leur époque et là où ils sont, dans un langage et une forme qu'ils peuvent comprendre, par des invitations et des raisonnements dont ils pourront percevoir la force, même s'ils les rejettent⁵¹.»

En ligne : <<http://www.pas.rochester.edu/~tim/study/Miroslav%20Volf%201%20Peter.pdf>>.

⁵¹ KELLER Timothy, *Une Église centrée sur l'Évangile : la dynamique d'un ministère équilibré au cœur des villes d'aujourd'hui*, Charols, Excelsis, 2015 (Or), p. 128.

Le postmodernisme que nous critiquons souvent, notamment à cause du relativisme qui l'accompagne, peut ainsi être considéré comme une chance⁵². Nous pouvons revendiquer – humblement comme toujours – notre «place à table» dans les perspectives académiques. Si toutes les voix ont voix au chapitre (une expression qui nous vient d'ailleurs directement de l'histoire des monastères chrétiens auxquels nous devons, il est parfois utile de le rappeler, l'essentiel de la conservation des œuvres classiques que nous étudions, et pas seulement la théologie!), alors les chrétiens peuvent interagir avec leurs collègues et leurs coétudiants en posant peut-être les questions que personne d'autre ne pose/poserait.

L'une des clés d'une interaction pertinente avec l'Université réside dans le soin apporté à la manière dont nous développons délibérément notre vision chrétienne du monde, dont nous affûtons notre outil d'analyse: «Laissez-vous transformer par le renouvellement de votre pensée, pour pouvoir discerner la volonté de Dieu: ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait» (Rom. 12,2).

Donner de la voix

Les penseurs de la postmodernité n'ont eu de cesse de marteler que toutes les perspectives sont socialement

⁵² La notion même de «postmodernité» donne toujours lieu à beaucoup de débats. Certains préfèrent parler d'hypermodernité, de modernité tardive ou de modernité-post, soulignant ainsi – et c'est particulièrement le cas dans le monde universitaire – la prévalence des idéaux modernes de progrès accomplis par la science. Pour une introduction aux enjeux, voir le traitement très synthétique de KUEN Alfred, *Les défis de la postmodernité*, Saint-Légier, Éditions Emmaüs, 2002.

conditionnées et ne peuvent par conséquent pas prétendre à une supériorité épistémologique quelconque. Nous pouvons frémir à cette perspective, nous qui nous réclamons disciples de celui qui a dit «Je suis le chemin, la vérité et la vie» (Jn. 14.6) et «Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres» (Jn. 8,32). Mais nous pouvons également profiter de cette réouverture du champ des discours idéologiques pour apporter notre contribution. Toutefois, interagir et dialoguer avec les autres acteurs du monde universitaire, et tout particulièrement dans un monde francophone qui se caractérise par une certaine culture du débat, nécessite que nous soyons aussi solidement ancrés dans nos bases. Sinon, comme le souligne Jean-Claude Girondin, le dialogue «se transforme en impasse si la personne de laquelle on exige une telle compétence n'a pas de conviction religieuse ni un vocabulaire approprié. Est apte au dialogue celui qui sait qui il est et ce qu'il croit, et qui possède un langage religieux adéquat»⁵³. D'où la nécessité pour nous de développer une pensée chrétienne cohérente.

Ce qui est crucial, c'est que nous soyons très au point sur les tenants et les aboutissants de nos disciplines académiques respectives et que nous ayons «fait nos devoirs» pour cerner les grands enjeux qui se présentent à nous: Quels sont les grands courants? Quelles sont les questions les plus brûlantes du moment? Qui sont les chercheurs qui donnent le ton? Quels sont les ouvrages classiques de notre branche? Quel rapport

⁵³ GIRONDIN Jean-Claude, «L'Europe et l'Évangile: réflexions préliminaires», in: WIHER Hannes (éd.), *L'évangélisation en Europe francophone*, Réseau de missiologie évangélique pour l'Europe francophone, Charols, Excelsis, 2016, p. 31.

les fondateurs de notre discipline ont-ils entretenu avec la foi chrétienne? Nos camarades d'études ou nos collègues seraient parfois surpris d'être rendus attentifs aux convictions chrétiennes très sincères et profondes qui étaient et sont encore celles de nombreux scientifiques de renom. Comme le relève Sommerville,

«Discuter à partir d'un fondement religieux reconnu ne signifie pas que vous forcez les autres à accepter votre religion. Cela signifie plutôt que vous leur demandez de voir s'ils peuvent contrer vos arguments d'une manière substantielle. L'Université séculière a vu le jour en tenant pour acquis que le rationalisme fournissait un langage universel à partir duquel il était possible de résoudre certaines questions fondamentales. Lorsqu'il est devenu évident que cela n'était pas possible, elle a choisi d'ignorer ces questions⁵⁴.»

D'ailleurs, cela est tout à fait possible et même prévu par les textes officiels en France par exemple :

«Les usagers du service public de l'enseignement supérieur (...) disposent de la liberté d'information et d'expression à l'égard des problèmes politiques, économiques, sociaux et culturels. Ils exercent cette liberté à titre individuel et collectif, dans des conditions qui ne portent pas atteinte aux activités d'enseignement et de recherche et qui ne troublent pas l'ordre public⁵⁵.»

Nul besoin d'adopter une posture de victimes potentielles. Si certains penseurs ou activistes aimeraient reléguer l'expression de nos convictions à la plus stricte sphère privée, ils n'ont ni la loi, ni les règlements, ni les traditions universitaires de leur côté. Comme le rappelle Jean-Loup Salzman, président de la Conférence des

⁵⁴ SOMMERVILLE, *Religious ideas for secular universities*, op. cit., 2009, p. 30.

⁵⁵ Code de l'éducation, Article L.811-1

présidents d'universités (CPU), «les étudiants étant majeurs, le rôle de l'université n'est pas de les empêcher d'exprimer et d'afficher leurs opinions, également religieuses, mais de leur apprendre à respecter celles de leurs camarades et à en discuter, et ceci tant que ces opinions sont dans le respect de la légalité»⁵⁶. Il s'agit de faire preuve de courage et de ne pas nous cacher derrière de prétendus «murs de laïcité». Comme le rappelle le Conseil National des Évangéliques de France,

«La liberté de pensée, de conscience et de religion et la liberté d'expression permettent le partage de toutes convictions, même religieuses, sur le campus. Il n'y a pas de censure des opinions. Le principe de laïcité, qui s'applique à l'université en tant que service public, n'interdit pas l'échange et le débat autour des convictions des étudiants, qu'elles soient politiques, religieuses ou philosophiques. La laïcité est en effet le gage de la neutralité du service public, pas de celle de ses usagers. Elle n'empêche donc pas les étudiants de parler de leur foi sur le campus, d'exprimer leurs croyances, voire de renseigner les autres sur les fondements de leurs convictions ou d'essayer de les convaincre»⁵⁷.»

Notre entreprise est donc tout à fait possible dans les limites de la loi et il serait lâche de ne pas utiliser les marges de manœuvre dont nous disposons, quel que soit le pays dans lequel nous œuvrons. Il faut reconnaître que cela n'ira pas toujours sans sueur: réfléchir aux ponts que l'on pourra construire entre notre discipline académique, les grands enjeux de l'université et notre

⁵⁶ COMMISSION NATIONALE CONSULTATIVE DES DROITS DE L'HOMME, « Avis sur la laïcité », République française, 09.2013, p. 4, cité par CNEF, *Libre de le dire à l'université*, op. cit., 2015, p. 18.

⁵⁷ CNEF, *Libre de le dire à l'université*, op. cit., 2015, pp. 16-17.

foi, nécessitera que nous réfléchissions – et pourquoi pas en communauté? – aux liens qui peuvent se faire entre la Bible et notre matière d'étude⁵⁸. Mais cela demande évidemment un rapport approprié aux textes bibliques. Comme le soulignent nos amis du ministère «interaction avec les Écritures»,

«Puisque Dieu est le Créateur, le Rédempteur et le Seigneur de tout, sa Parole s'adresse à la vie dans sa globalité. Elle a le potentiel d'apporter l'espoir et le changement partout. Ainsi, dans le contexte de notre université et de notre société, nous cherchons à développer une vision biblique des besoins et des questions actuels. En participant aux conversations qui ont lieu autour de nous, nous voulons trouver des moyens pour communiquer cette perspective. Nous devons éviter d'apporter des réponses superficielles et simplistes à des besoins profonds et complexes. Nous avons donc besoin de comprendre les enjeux des questions et de développer une approche basée sur l'ensemble des Écritures et non pas sur des textes isolés⁵⁹.»

En conclusion, j'aimerais vous raconter une histoire vécue récemment, en guise d'inspiration pour nous qui voulons interagir avec nos universités.

Poussé par son désir d'aider ses semblables à vivre sans souffrance, Raphaël avait le désir de mieux comprendre les êtres humains et s'était inscrit en

⁵⁸ Une démarche qui a fait ses preuves consiste à chercher les liens entre notre discipline et les grandes catégories théologiques de la Création, de la Chute, de la Rédemption et de la Restauration. Pour une introduction très accessible d'un point de vue théologique, voir WOLTERS Albert M., *La création retrouvée: les fondements bibliques d'une vision du monde réformatrice*, original 1985, Trois-Rivières (Québec), Impact Académia, 2017.

⁵⁹ KALTHOFF Sabine, OLESBERG Lindsay et ARULRAJAH Annette, *La Parole au centre: l'interaction avec les Écritures à l'IFES*, International Fellowship of Evangelical Students, 2015, p. 34.

faculté de psychologie. Quelques semaines avant son inscription à l'université, il commençait à découvrir les principes bibliques de l'identité de l'être humain suite à sa conversion soudaine. C'était peu dire que ses professeurs n'étaient pas favorables à la foi chrétienne, bien au contraire. Ils ne manquaient pas une occasion de décocher quelques flèches aux prétendues oppressions de la société judéo-chrétienne. Et pourtant: après quelque temps, il a commencé à se rendre compte que les cours étaient dispensés sur la base d'une série impressionnante de présupposés tous plus implicites les uns que les autres et qui semblaient n'être remis en question par personne. Il s'est donc mis à élargir un peu ses lectures grâce à ses amis plus avancés dans la foi et à creuser les choses d'un point de vue biblique. Et là, tout un univers s'est ouvert à lui: les certitudes scientifiques présentées n'étaient souvent que des théories avec des postulats implicites dont les fondements étaient mal assurés ou proprement infondés.

Peu de temps après, l'idée d'utiliser la méthodologie d'études en psychologie pour étudier la Bible a germé dans son esprit. Pourquoi ne pas utiliser les mêmes catégories d'analyse pour étudier les évangiles et voir ce qu'on pourrait en ressortir? Et Raphaël a décidé de se lancer dans la rédaction d'un mémoire de bachelor intitulé «Jésus psychologue et les dynamiques appliquées dans le travail thérapeutique: ressemblances et dissemblances avec les pratiques d'aujourd'hui». L'originalité de sa démarche fut appréciée à sa juste valeur par la directrice de la recherche.

Mais Raphaël ne voulait pas s'arrêter là. Pourquoi ne pas continuer l'utilisation des catégories psychologiques

– en l'occurrence les entrées du fameux DSM-IV (un manuel de référence en psychiatrie) pour faire le lien entre la foi chrétienne et les études ?

Cette idée ambitieuse l'a amené à donner plusieurs conférences intitulées « Jésus, menteur, schizophrène ou fils de Dieu », analysant le profil psychologique de Jésus au travers des outils psychologiques. Vous devinerez sans peine les conclusions possibles de ces interventions, mais il s'en dégage un principe très important de l'interaction avec l'Université : la nécessité de parler son langage.

Il est beaucoup plus naturel d'utiliser le langage et les catégories dont nos collègues et co-étudiants ont l'habitude, plutôt que de chercher à parsemer nos travaux et interventions de versets bibliques. Il est peu probable que les amis de Raphaël se seraient laissé inviter pour écouter un évangéliste parler de l'importance de la doctrine de la divinité de Christ. Par contre, ils se sont laissé inviter par un de leurs pairs parlant leur langage et sortant des sentiers battus pour une étude inédite à leurs yeux. C'est bien ce que nous rappellent Edouard Nelson et Gordon Margery :

« Nous devons travailler notre langage, nos images, notre communication, afin de rendre l'Évangile aussi accessible que possible, sans en perdre le contenu. Ce n'est pas un équilibre facile... Cet effort de communication doit être mené sans jamais « se conduire avec ruse » ou « falsifier la parole de Dieu », mais « en faisant connaître clairement la vérité. (2 Co 4.2). Un langage contemporain, sans jargon chrétien, fait partie de la vraie fidélité, car chercher à être compris, ce n'est que fidélité à l'Évangile⁶⁰. »

⁶⁰ NELSON Edouard et MARGERY Gordon, « Conversion », *Journal du Réseau FEF* 3 (140), 2014, cité par BROWN David, « Les difficultés particulières

Timothée Joset est historien et enseignant. Coordinateur régional des Groupes Bibliques des Écoles et Universités de Suisse romande, il est responsable du ministère « Dialogue et Vérité » qui encourage les étudiants à faire le lien entre la foi et les études.

qu'ont nos contemporains français dans la compréhension et l'acceptation de l'Évangile », in: WIHER Hannes (éd.), *L'évangélisation en Europe francophone*, Réseau de missiologie évangélique pour l'Europe francophone, Excelsis, 2016, p. 109.

Citoyens de Jésus mobilisés pour la mission à l'Université

**Enseignement et apprentissage – Recherche –
Ancrage**

Glenn Smith, Canada

Mon cheminement personnel, en ce qui concerne la mission à l'Université, a débuté lorsque j'étais étudiant à l'université au début des années 1970. Je fais partie de ces «Canadiens» qui ont étudié et fait leur doctorat «au sud». Notre groupe IVCF à l'Université du Michigan était tout ce qu'il y a de plus classique: études bibliques inductives chaque semaine, table de livres dans un but d'évangélisation et étroite collaboration avec Campus Crusade (Agapé) dans le cadre une mission commune sur le campus que j'avais le bonheur de diriger. C'était la «semaine de Jésus» – nous abordions des sujets pertinents pour le milieu universitaire en plus d'avoir des lectures et des discussions. C'était super! Parallèlement, je participais à un club de lecture qui faisait connaissance avec de nouveaux auteurs: Francis Schaefer, C. S. Lewis, Jacques Ellul et plusieurs autres. Nous essayions de faire le lien entre notre foi et nos études.

J'ai obtenu mon diplôme et en 1973 j'ai fait la connaissance d'un historien qui avait travaillé pour le DEA (Département des affaires extérieures) au sein du gouvernement canadien à Ottawa. À ce moment-là, j'exerçais mon ministère sur le campus et je débutais mes études en littérature chrétienne des débuts du christianisme. Nous nous sommes rencontrés

régulièrement – il est devenu un ami – et nous avons lu un livre qui allait changer ma vie à tout jamais : *Une pensée chrétienne* de Harry Blamires⁶¹. Les premiers mots de son livre résonnent encore dans mon esprit : « Penser chrétiennement, ça n'existe plus... ».

Peu de temps après, j'ai commencé à lire les ouvrages du philosophe canadien catholique Charles Taylor et du philosophe américain réformé, Arthur Holmes. Mon modeste cheminement était en train de m'amener quelque part ! Holmes écrit :

« L'Église néotestamentaire prétendait que toute vérité était vérité de Dieu partout où elle se trouvait. L'accent est mis ici sur la vérité. Cependant, la vérité ultime se trouve en Dieu. Si Dieu est le créateur éternel et infiniment sage de toutes choses, comme les chrétiens l'affirment, sa sagesse créative est la source et la norme de toute vérité, et cela, en toutes choses⁶². »

« Les Écritures et les Pères de l'Église ont clairement mis l'accent sur la vérité, ils ont perçu son universalité, et ils ont reconnu l'ultime unité de la vérité en Dieu. Ils croyaient fermement que toute vérité est la vérité de Dieu partout où elle se trouve. Cependant, aujourd'hui, la foi chrétienne est trop souvent vue comme une question de foi privée sans lien aucun avec la sphère du savoir humain et la culture⁶³. »

L'objectif de cette contribution est d'explorer le christianisme et plus particulièrement les fondements théologiques et missiologiques que le Roi Jésus nous invite à adopter comme ses disciples à l'Université. Cette

⁶¹ BLAMIRES Harry, *The Christian Mind*, S. P. C. K., 1963. Il n'existe hélas pas de traduction en français.

⁶² HOLMES Arthur F., *All truth is God's truth*, Grand Rapids, Eerdmans, 1977, p. 8.

⁶³ *Ibid.*, p. 14.

mission comporte l'enseignement/l'apprentissage, la recherche et l'ancrage – dimensions faisant partie intégrante de notre vocation humaine, chrétienne et personnelle à l'Université. Pourquoi? Parce que la Bible est vraie, mais tout ce qui est vrai n'est pas dans la Bible. *Toute vérité est vérité de Dieu.*

Il faut commencer par brièvement clarifier certains termes en commençant par celui de vocation. La racine de ce mot est issue du verbe latin qui signifie appeler. Ainsi, ce n'est pas une vocation que je poursuis, mais plutôt un appel auquel je réponds. Comme le dit John Stackhouse – un ami et parfois critique de l'IFES,

« Tout travail (légitime) est béni par Dieu, et la vocation... est l'appel de Dieu à vivre comme chrétien dans tous les aspects de la vie, publics autant que privés, religieux autant que séculiers, adultes autant que juvéniles, collectifs autant qu'individuels, masculins autant que féminins. Ainsi, être un chrétien dans tous les aspects de la vie consiste à exprimer en quelque sorte le fait d'avoir été rachetés et aussi d'être renouvelés, régénérés en tant qu'êtres humains⁶⁴. »

Ensuite, une théologie à vocation missionnaire : je ne parle pas simplement de « mission » ou de « théologie de la mission », mais d'une théologie qui est missionnaire dans son essence. Nous affirmons que Dieu est missionnaire dans sa nature – son Être en action. La mission porte d'abord et avant tout sur Dieu qui est actif par Jésus dans sa création par l'œuvre de son Esprit. Oui, Dieu est amour, juste, saint, grand... mais, le Créateur est aussi missionnaire!

⁶⁴ STACKHOUSE John G, *Need to Know Vocation as the Heart of Christian Epistemology*, New York City, Oxford University Press, USA, 2014, p. 68.

Lorsque nous utilisons le mot «missiologique», nous réaffirmons l'Évangile – Jésus est SEIGNEUR. Un roi possède un royaume! La Bonne Nouvelle porte sur la Souveraineté de Jésus au-dessus de toute sa création, dans notre vie, dans son Église et au-dessus de l'Université! Lorsque nous utilisons le mot «missiologique», nous affirmons aussi que nous vivons dans une nouvelle ère de notre histoire, ce qui nous engage à penser et à agir différemment. J'ai été beaucoup influencé par mes étudiants venus d'Haïti. Ils m'ont appris comment le post-colonialisme s'avère être le nouveau contexte de la pratique missiologique et de la réflexion dans leur pays. Dans le «monde occidental», que certain appellent «monde post-chrétien» – indiquant que le christianisme et l'Église ne sont plus au cœur de la culture – nous pouvons pleurer notre perte, mais nous devons aussi penser et agir autrement. Finalement, lorsque nous utilisons le mot «missiologique» et que nous parlons d'interaction missiologique avec l'Université, nous affirmons que l'Église, par nature, représente une population envoyée dans le monde, dans nos campus et nos villes. L'Église est missionnaire, ou elle n'est pas l'Église. Jürgen Moltmann le dit bien dans son ouvrage sur la Trinité et l'Église, lorsqu'il affirme qu'« on doit apprendre que ce n'est pas l'Église qui "a" une mission, mais plutôt inversement que la mission du Christ se crée son Église. Ce n'est pas à partir de l'Église qu'il faut comprendre la mission, mais à partir de la mission qu'il faut comprendre l'Église»⁶⁵. Pourrais-je avoir l'audace d'affirmer que ce n'est pas avant tout l'IFES

⁶⁵ MOLTSMANN Jürgen, *L'Église dans la force de l'esprit: une contribution à l'ecclésiologie messianique*, Paris, Éditions du Cerf, 1980, p. 23.

qui a une mission, mais que la mission de Dieu a l'IFES comme communauté de témoins dans les universités du monde?

Il faut aussi parler de l'*enseignement* et de l'*apprentissage*, de la *recherche* et de l'*ancrage*. Commençons par les deux premiers, l'enseignement et l'apprentissage⁶⁶. Il n'est pas fréquent au sein de l'IFES, que ce soit en tant qu'étudiants, diplômés, enseignants ou équipiers, de promouvoir une éducation et un apprentissage innovants. Il faut se souvenir des mots de Paulo Freire qui demandait si nous promovons seulement une « éducation bancaire » qui consisterait à « remplir des têtes de connaissances » ou si nous nous intéressons aux problèmes du monde réel, de la société⁶⁷.

J'ai aussi été très impressionné par un collègue qui enseigne la pédagogie à des professeurs d'université et qui pose la question suivante : « J'enseigne, mais mes étudiants apprennent-ils ? ». Une partie de notre mission s'articule autour de l'enseignement et de l'apprentissage.

Une autre partie de notre mission s'intéresse à la *recherche*. Et c'est là que se présente un défi déontologique de taille. En tant que disciples du Christ, notre éthique se base sur sa révélation. La valeur de nos actions – et dans ce cas précis de notre recherche – se mesure à leur

⁶⁶ Cf. FREIRE Paulo, *Pédagogie des opprimés: suivi de Conscientisation et révolution*, Paris, La Découverte, 2001.

⁶⁷ Toujours selon Freire, cette conception de l'éducation transforme les élèves en « bouteilles vides », en récipients que l'éducateur doit « remplir » ; plus celui-ci remplit les récipients avec ses « dépôts », meilleur éducateur il est. Plus ils se laissent docilement « remplir », meilleurs élèves ils sont. « Dans la vision "bancaire" de l'éducation, le "savoir" est une donation de ceux qui jugent qu'ils savent, à ceux qu'ils jugent ignorants. »

conformité avec la révélation de Dieu en Jésus-Christ. Cette valeur ne se mesure pas à l'utilité pragmatique de nos entreprises.

Donc en tant qu'enseignants, dans notre recherche : est-ce que notre éthique consiste simplement à obtenir des financements de grandes entreprises ou des soutiens étatiques? À publier le plus possible? Ou est-ce que nous nous fondons sur la fidélité de Dieu à son alliance, manifestée par sa justice et son désir du *shalom*? Et c'est alors que notre approche de la recherche de toutes sortes de financements sera envisagée à la lumière de ces considérations éthiques.

En tant qu'étudiants maintenant. Nous savons que, dans certaines parties du monde, les étudiants doivent corrompre les professeurs pour obtenir de bonnes notes. Ne croyons pas cependant que ce soit un phénomène nouveau : j'aimerais simplement vous partager l'une de mes plus grandes surprises éthiques en tant que jeune étudiant. En troisième année de cours de civilisation française à l'Université du Michigan, j'ai appris, à ma grande consternation, que certaines de mes collègues étudiantes obtenaient de meilleurs résultats et avaient accès à de meilleures méthodologies de recherche à cause des faveurs sexuelles dont elles gratifiaient nos professeurs.

Il faut cependant aussi nous intéresser à la question de la technologie, et notamment au plagiat. Donc la question est de savoir comment, en tant que mouvements IFES travaillant avec des étudiants de tous niveaux ainsi qu'avec des professeurs, nous nous positionnons par rapport aux enjeux éthiques que je viens d'esquisser.

Enfin, le dernier terme qu'il nous faut clarifier est celui d'*ancrage*. Et je dois rendre ici hommage à mes collègues d'Amérique latine qui m'ont beaucoup appris dans ce domaine. Pour ceux d'entre nous qui vivent en Europe, en Australie, Nouvelle-Zélande ou encore en Amérique du Nord, il s'agit d'une dimension de notre travail à laquelle nous n'accordons souvent que peu d'attention. L'ancrage concerne l'impact de l'Université dans la société, et comment l'Université prend au sérieux sa responsabilité sur le plan social dans la société au sens large. L'idée sous-jacente, comme je la comprends, vient du concept que le savoir produit à l'Université doit s'articuler dans un rapport vivant avec la société environnante. Il ne suffit pas au savoir d'être « transmis », « utilisé » ou « appliqué » pour le bien commun de la vaste société (ce qui est bien en soi). C'est plutôt que l'« ancrage » aide à articuler l'« enseignement » et la « recherche » effectués par les universités. C'est encore Freire qui nous indique dans son ouvrage *Extension ou communication*⁶⁸ que l'« ancrage » n'est pas uniquement la dissémination du savoir, un service offert à la société ou une diffusion culturelle. Ces éléments sont excellents, mais l'« ancrage » dans notre contexte concerne également le processus de recherche du savoir d'une manière plus « horizontale », dans un rapport profond avec la société, tout en s'attendant à voir l'impact de ce processus dans la transformation de la société.

De même, ce concept d'ancrage met en lumière le concept de *citoyenneté* de l'Université qui la mettra clairement (ou c'est souhaitable) en relation avec les

⁶⁸ FREIRE Paulo, *L'éducation : pratique de la liberté*, 4e édition, Paris, Éditions du Cerf, 1978.

grands défis sociaux de notre réalité, là où l'Université devrait contribuer à la *résolution* des grandes questions et problèmes qui affectent les sociétés. C'est justement ici que la définition que Paulo Freire nous propose dans *Extension ou communication* nous est très utile : Freire aborde concept d'ancrage dans le contexte de ce qui se faisait à l'époque (et qui a donné naissance au refus de croire que l'ancrage va de «celui qui sait» à celui «qui ne sait pas») : l'ancrage n'est pas une action à sens unique, c'est plutôt une occasion de communiquer, de dialoguer, d'interagir avec «le monde réel», tout en enrichissant et en incarnant les idées et les plans élaborés à l'Université et qui porteront du fruit dans les villes et les communautés.

Articuler une *théologie missionnelle* pour décrire ce que nous ferons et dirons dans notre chemin à la suite de Christ nécessitera de nous intéresser aux questions de vocation, d'enseignement et d'apprentissage d'éthique de la recherche et des études, mais aussi de nous intéresser aux communautés desquelles nous faisons partie.

Forts de ces constats, il faut nous demander comment penser bibliquement, vivre spirituellement et agir localement à la lumière de notre sujet. En d'autres mots, de quelle nature est notre *citoyenneté à l'Université*? Je propose que nous devrions nous considérer comme des citoyens du royaume de Jésus, mais en même temps comme membres de la communauté universitaire.

Il me semble que trois concepts-clés de l'épître aux Philippéens nous tracent la voie :

1. *Seulement, conduisez-vous d'une manière digne de la bonne nouvelle du Christ* (1.27) – il s'agit ici de l'affirmation de notre citoyenneté;
2. *Jésus est SEIGNEUR* (2,11) – le Jésus que nous servons a un titre: il est Seigneur;
3. *pour qu'au nom de Jésus tout être s'agenouille dans les cieux, sur la terre et jusque sous la terre* (2.10) – reflétant la cosmologie de l'antique société juive qui insiste sur la souveraineté de Christ sur l'univers tout entier.

Après deux paragraphes d'introduction générale au début de l'épître (1.3-11 et 12-26), Paul se lance dans le corps de la lettre avec un «avertissement» comme l'analyse Karl Barth avec perspicacité. «Il n'y a pas d'introduction graduelle, pas de développement vers un thème, plutôt un débordement soudain.» Paul enseigne l'Église sur ce que le Christ attend d'elle. C'est comme si Paul déclarait: «*Seulement ceci! Menez votre vie comme un citoyen digne du Christ*⁶⁹.» Le commandement invite à vivre une vie de citoyen de manière à refléter Celui que l'Église sert.

La ville de Phillippes telle que Paul la connaissait avait été établie autour de 30 avant Jésus-Christ et se composait d'une population initiale de civils et de

⁶⁹ Un fait intéressant à noter: la seule traduction en français qui rend le sens de citoyenneté ou de «*de vivre comme citoyens*» est la version de la Bible du Semeur, la plus récente traduction en français. Elle dit: «*Quoi qu'il en soit, menez une vie digne de l'Évangile du Christ, en vrais citoyens de Son Royaume.*» Le verbe (POLITEUMA) a entraîné plusieurs débats dans le monde de la littérature théologique. Les Philippiens vivaient dans une ville unique, administrée par les magistrats locaux élus par le sénat local en vertu de la loi romaine. Ils étaient fiers de leur statut et auraient été très sensibles à l'image urbaine sur la citoyenneté que Paul utilisait.

militaires d'origine italienne. Située près de la petite rivière Gangites, elle est devenue une ville latine où la langue grecque prédominait. C'était une ville stratifiée sur le plan économique, dont la population, quelque 50 000 personnes, vivait dans un secteur plutôt densément peuplé. La présence de gens comme Lydie qui participait au commerce de la soie et l'infrastructure de l'Empire romain en faisaient une « Rome miniature »⁷⁰. La ville ne dépendait pas du gouverneur de la province de Macédoine pour les questions juridiques, elle était plutôt gérée localement. Étant située au cœur de l'une des artères principales de l'Empire, la *Via Egnatia*, la ville n'en était que plus attrayante. L'opinion répandue à propos de la ville décrivait le statut des citoyens de Philippes comme les détenteurs d'une position légale enviable en raison de leurs droits fonciers, de leur statut fiscal, de leur administration qui les mettait pratiquement sur le même plan que des Romains vivant sur sol italien.

Dans le paragraphe qui suit (1,27-2,18), Paul pratique une contextualisation remarquable et se sert donc de ces concepts et les adopte pour son propos, étendant la métaphore de la citoyenneté à tous les chrétiens. Malgré l'opposition à laquelle les Philippiens faisaient face, il s'agissait pour eux de se réclamer, au sein de l'Église, d'une citoyenneté qui déploie l'unité d'esprit, de pensée et d'intention (1.27-29). C'est comme si nous pouvions entendre Paul dire aux gens qui prêchaient l'Évangile avec un mauvais motif (1.15-18), ou à

⁷⁰ Une source exceptionnelle d'étude sur la ville se trouve en COLLART Paul, *Philippes ville de Macédoine: depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine*, Paris, E. de Boccard, 1937.

ceux qui poursuivaient des buts égoïstes, l'orgueil et leurs propres intérêts (2.1-4, 14). C'est aussi le sens de l'exhortation pratique à Evodie et Syntyche de « vivre en parfaite harmonie » (4,2) parce qu'elles appartiennent à Jésus le Roi. L'impératif de cette façon de vivre exemplaire se poursuit dans un appel à encourager, à consoler par l'amour, à partager dans l'Esprit et à manifester la compassion et la sympathie que l'on trouve en Christ (2.1-4). Toutes ces valeurs étaient diamétralement opposées aux comportements auxquels les Philippiens étaient confrontés dans leur vie de tous les jours.

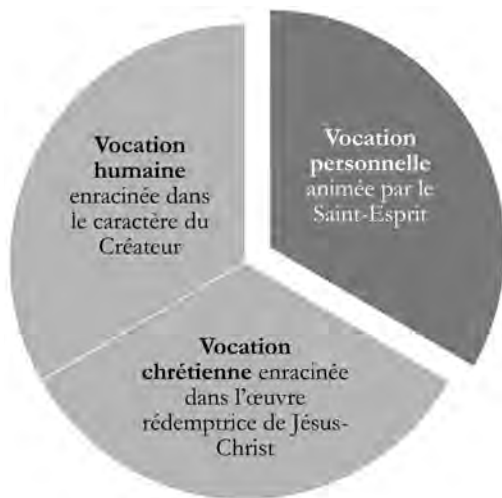
Dans ce contexte, de quelle façon devons-nous comprendre ce titre qui a été donné à Jésus, cet honneur qu'il n'a pas choisi de s'approprier? Au verset onze, nous voyons que le titre qui lui est attribué est celui de SEIGNEUR. Ce qui est impressionnant, c'est que lorsque le texte hébreu de la Bible a été traduit en grec – ce qui a donné la traduction que nous appelons la *Septante* – c'est le terme *kurios* qui a été choisi pour traduire le nom divin Yahvé (utilisé près de 6000 fois). Cela nous indique que la personne qui règne dispose d'un pouvoir compétent et rempli d'autorité et l'aptitude à disposer de ses biens. À la lumière de ce lien particulier avec le nom de Dieu dans l'Ancien Testament, le choix de son nom dans ce contexte a pour but d'attester que Jésus-Christ est installé à l'endroit même qui appartient en propre à Dieu : il est donc Roi des citoyens.

Arrêtons-nous sur la sphère d'autorité de ce roi : il nous est dit que Christ règne *dans les cieux, sur la terre et sous la terre*. C'est la manière de concevoir le monde

– la cosmologie – qu'avait la société juive antique. Paul indique ainsi à ceux qu'il appelle à la citoyenneté du royaume que tout l'univers finira par fléchir le genou devant Jésus-Christ.

Je pense que ce passage est un très bel endroit pour commencer à réfléchir bibliquement à ce que veut dire être des citoyens du royaume de Jésus le Roi, lorsque nous interagissons avec nos universités d'une manière qui inclut notre témoignage, notre vocation, notre recherche, notre enseignement, nos publications et notre interaction avec les communautés au sein desquelles nous servons.

En guise de conclusion, je vous propose un cadre conceptuel pour mettre ensemble les termes que nous avons examinés :



Nous sommes appelés à ce que l'on pourrait nommer une « vocation tri-dimensionnelle ». Une vocation humaine, enracinée dans le caractère du Créateur, une vocation chrétienne, fondée sur l'œuvre rédemptrice de Jésus-Christ, et une vocation personnelle animée par le St-Esprit.

Il faut noter qu'il y a une relation de réciprocité entre ces différentes vocations. Une interpénétration, une animation mutuelle du Dieu Trinitaire qui se manifestent dans ces aspects de notre vocation. Certes, notre vocation est tridimensionnelle, mais elle s'enracine dans la Trinité.

Notre vocation humaine signifie que nous devons réfléchir au sein de l'Université en tant qu'êtres humains participant à la pluralité des perspectives et des contributions qui caractérisent l'Université, tout en adoptant une perspective biblique approfondie qui honore Dieu et la manière de vivre qui va avec.

Il se trouve que je préside l'association laïque d'un quartier écologique à Montréal. Un de mes amis me demandait: « Comment fais-tu pour trouver le temps de t'investir au sein de cette association? » Ma réponse est assez simple: la question n'est pas tellement de comment trouver le temps, mais de me libérer à cause de ma vocation humaine qui me pousse à souhaiter que le centre-ville de Montréal soit écologiquement durable et agréable à vivre, et donc à m'investir pour cette cause. Je le fais en tant que chrétien, mais je le fais en tant qu'humain qui aime sa ville et qui aime l'environnement.

Mais nous avons aussi une vocation chrétienne qui est fondée sur l'appel de Dieu en Jésus-Christ. C'est appel est personnel – il n'est pas privé! – et il est communautaire. Une vocation chrétienne ancrée dans l'œuvre de réconciliation de Christ implique que les groupes d'étudiants soient des communautés qui interprètent la Bonne Nouvelle que Christ est Seigneur de l'Université: dans les cieux, sur la terre et sous la terre.

Et enfin, la vocation est aussi quelque chose de personnel. Cette vocation est renouvelée quotidiennement par l'œuvre du Saint-Esprit dans nos vies. C'est la raison pour laquelle, dans nos études, nous cherchons à comprendre que toute vérité est vérité de Dieu, peu importe où elle fait surface! Que ce soit en mathématiques, en linguistique, en études de genres, en archéologie... même parfois en théologie et en missiologie! Ce qui nous tient à cœur, c'est d'intégrer toute la vérité de Dieu; c'est ce que fait le St-Esprit.

J'aimerais soumettre trois questions de réflexion à votre perspicacité.

1. Qu'est-ce que ça veut dire d'être un citoyen du Roi-Jésus dans notre mission à l'Université?
2. Par rapport au sujet de cette contribution, quels sont les défis auxquels les étudiants, professeurs, administrateurs et employés font face dans les universités dans lesquelles travaille votre mouvement national?
3. Comment allez-vous poursuivre une vocation trinitaire au sein de l'Université?

Glenn Smith est missiologue. De 1983 à 2018, il a dirigé «Direction chrétienne» (www.direction.ca) un ministère basé à Montréal qui établit des partenariats avec des congrégations locales et des organismes sociaux afin de réaliser la transformation spirituelle et sociale des jeunes, de leurs familles et de leurs communautés dans les villes du Québec et de la Francophonie. Il vit à Montréal.

Cet article et la version revue de son intervention lors de l'Assemblée mondiale de l'IFES en 2015.

Foi et politique: témoignage en Guadeloupe

Marc Pulvar, Caraïbe

«L'impact de la foi sur la politique»: C'est évidemment une question qui suscite beaucoup d'interrogations et qui interpelle de plusieurs manières. En Guadeloupe, sur le campus universitaire de Fouillole, les étudiants du Groupe Biblique Universitaire ont choisi d'aborder ce thème afin d'engager une véritable interaction, non seulement avec le monde de l'Université, mais également avec des personnalités politiques du pays et de la région Caraïbe. Le principe était de montrer que les chrétiens ne se désinvestissent pas des préoccupations sociales de leur contexte.

C'est ainsi qu'en 2015, ils ont invité Madame Joan Purcell, ex-présidente du sénat au parlement de l'île de la Grenade de 2008 à 2013 à partager son expérience de chrétienne engagée en politique. Il faut noter aussi que Mme Purcell est activement engagée dans le Conseil d'administration du mouvement IFES de son pays. C'est dans le contexte de la révolution marxiste qui a eu pour conséquence l'invasion des troupes de l'armée américaine à la Grenade, qu'elle s'est engagée dans la vie politique extrêmement tendue de son pays.

C'est autour de ce thème «L'impact de la foi sur la politique» que le GBU local a organisé une conférence-débat, dans un grand amphithéâtre du campus. Madame Purcell a pu partager son expérience de chrétienne impliquée dans la vie politique avec un panel d'invités qui ont pu discuter et débattre de leurs vies de croyants et de l'implication dans la vie politique. Des échanges fructueux d'idées et d'expérience entre les invités, mais aussi entre les invités et le public, lequel était composé d'étudiants des différentes facultés et d'universitaires venus nombreux assister et

participer au débat et curieux de savoir comment concilier foi et politique.

Ce qui suit est une version légèrement éditée et abrégée de son intervention qui montre bien quelles sont les tensions auxquelles nous sommes confrontés en tant que chrétiens lorsque nous cherchons à nous engager pour le bien de notre communauté. Ce n'est pas facile, mais cela en vaut la peine, que ce soit d'ailleurs pour la politique nationale, mais pourquoi pas aussi simplement pour la politique d'un campus local? Est-ce que nos groupes IFES ne pourraient pas aussi réfléchir à s'engager au niveau de la politique de leur campus pour y apporter une contribution de valeur?

Mesdames et Messieurs, je suis très honorée d'avoir été invitée à partager mes pensées sur un sujet qui retient mon intérêt depuis de nombreuses années ; un sujet qui a déclenché en moi beaucoup de confusion intérieure et qui a nourri autour de moi beaucoup de débats publics ; un sujet qui m'a entraînée dans des luttes difficiles avec moi-même dans la quête du sens de ma vie ; un sujet qui m'a donné quelques-uns des moments les plus éclairés et les plus inspirés de mon voyage sur terre. Je veux parler des deux institutions sociales qui ont marqué et façonné mon parcours à plus d'un titre. Je veux parler de la religion (la foi) et de la politique, et de l'impact de l'une sur l'autre dans le domaine de la vie des peuples.

En réfléchissant à la meilleure façon de formuler cette problématique, j'ai décidé de le faire en partant de ma propre vie, de mon histoire personnelle : comment ma foi a influencé mon rapport à la politique et comment la politique a eu un impact sur ma foi ?

En quête de sens – Vivre dans la Grenade révolutionnaire

Le 3 mars 1979, une révolution socialiste marxiste est survenue à Grenade! Le gouvernement en place a été renversé *manu militari* par les dirigeants et les membres du New Jewel Movement. Ce groupe composé de jeunes membres de professions libérales et de militants associatifs a estimé que tous les moyens constitutionnels dans la lutte contre le «Gairysme» avaient été épuisés. Éric Gairy, qui s'était présenté comme un réformateur social quelque trente ans auparavant, apportant des avantages substantiels aux pauvres des campagnes, s'était transformé en un despote cruel (...).

Comme femme de foi, je n'arrêtais pas de m'interroger, profondément perturbée, car si je pouvais voir clairement ce qui n'allait pas, je n'étais pas en mesure de discerner avec netteté ce qui était juste. Devrions-nous accepter que l'injustice n'ait jamais de compte à rendre? À quel moment est-il «juste» d'utiliser la violence? Y a-t-il une autre voie? Lorsqu'il se trouve, dans un pays, que les moyens juridiques et constitutionnels semblent avoir été épuisés, vers où se tourner? Comme chrétienne engagée, je devais affronter cette question.

Dans le dialogue inquiet que j'avais avec moi-même, je dois avouer que mes nombreuses questions ne trouvèrent jamais intégralement réponse. En fait, elles persistaient à me provoquer. Envers la «révolution», je choisis une attitude de vigilance attentive et de prière. Je notai, avec un mélange d'inquiétude et d'admiration que, dans les deux premières années, «les masses» du pays étaient mobilisées avec succès à tous les niveaux. Avant longtemps cependant, je commençai à discerner

les actes d'intolérance de la dissidence locale et interne, et la paranoïa sur des menaces externes. Comme la confirmation de mes pires craintes grandissait, je voyais les signes du danger qui nous guettait.

Dans la tourmente de ces moments, mes convictions spirituelles répugnaient en permanence à accueillir les idées antidémocratiques promues et affichées. En effet, je crois que les gens de foi ont à la fois une responsabilité et un privilège de travailler pour le changement social, la justice et la paix. Dans le même temps, je me rappelle qu'il faut toujours être très conscient qu'en définitive la paix et la justice ne viendront pas de manœuvres humaines et d'agitations politiques.

Les contradictions aiguës que je rencontrai entre l'idéologie proclamée de l'époque et mes croyances profondes me retenaient. Je cherchai la force de contester le nouveau *statu quo* qui avait simplement remplacé le «Gairyisme», mais ne l'avait transcendé ou transformé d'aucune façon. Dans ma lutte pour chercher à comprendre les nouvelles réalités sociales, je passai beaucoup de temps dans la prière. Je pleurais ce qui me semblait un gaspillage de potentiel humain. Des centaines et des centaines de penseurs les plus brillants et les meilleurs du pays, de plus en plus dévorés idéologiquement, mais désespérément égarés au plan théologique. Ils étaient sincères, mais sincèrement dans l'erreur. Oui, on ne doit pas passer à côté de la «libération» politique si la nécessité l'exige. Mais ne pas comprendre la nécessité d'une libération plus profonde, celle qui donne un sens transcendant à nos actions, c'est avoir une politique à courte vue. La

libération qui ne touche pas le cœur humain corrompu est vouée à l'échec.

Les architectes de la Grenade révolutionnaire ont failli en ne reconnaissant pas l'impératif de la foi dans leur politique. Ils n'avaient pas de vraie boussole. Ils ont perdu leur boussole morale et avec elle leur autorité morale. Le résultat: l'autoritarisme et l'inhumanité. Le principe est que la vie apporte la vie, mais la mort apporte la mort.

Appelée à agir – entre justice et miséricorde

C'est à ce moment-là que je fus appelée à exercer des fonctions publiques. Une période d'agitation politique tragique semblait s'installer dans mon pays bien-aimé à savoir la chute du Gouvernement révolutionnaire du peuple (PRG), qui quatre ans plus tôt avait pris le pouvoir des mains du gouvernement démocratiquement élu. (...) S'ensuivent une intervention militaire américaine et une situation de guerre. (...). Pour combler le vide de leadership dans le pays laissé meurtri par cette débâcle douloureuse et tragique, une Administration intérimaire de neuf Grenadiens est nommée pour restaurer la démocratie. Le PRG avait suspendu toutes les institutions démocratiques en mars 1979 et avait gouverné par décrets. Je suis appelée au service du pays et je prête serment comme seule femme au sein de ce Conseil consultatif, comme on l'appelait. Je répondis à l'appel en m'abîmant dans la prière pour affronter la peur et l'effroi face à cette énorme responsabilité qui me tombait dessus. À l'époque, je dirigeais une agence locale de développement social et j'étais loin d'envisager de me mettre au service de l'État.

Cette période de service a duré un peu plus d'un an et s'est conclue par des élections nationales. Notre travail était terminé. On nous avait demandé de rétablir l'ordre face à la douleur et au chaos. Ce petit État-nation d'à peine plus de 100 000 citoyens était divisé et désorienté. Ma foi a accompagné l'agent de la réconciliation et la messagère d'espoir que je cherchais à être face à la situation d'amertume, de trahison et de perte que vivaient les gens. Ce fut aussi un temps de préparation pour le travail futur à accomplir. Cinq ans plus tard, après avoir beaucoup réfléchi et longuement délibéré, je décidai de répondre à l'appel d'un engagement politique à temps plein. Je fus élue membre du Parlement et j'entrai au gouvernement en mars 1990. (...) Je me retrouvai rapidement (...) seule à décider si les quatorze condamnés de la Révolution grenadienne devaient être pendus jusqu'à ce que mort s'ensuive. (...) J'acquis la conviction que je ne devais donner mon approbation à la pendaison d'aucun des accusés. Je savais que jamais je ne pourrais me pardonner d'ignorer les préceptes de ma conscience et de ce que je croyais être la volonté de Dieu à ce moment précis. Je proposai donc au Conseil des ministres de commuer leurs condamnations à mort en peines de prison. Ma proposition reçut un soutien majoritaire.

Après vingt-six ans de prison, les sept derniers condamnés sur les «quatorze» de départ furent libérés. Leur histoire reflète la miséricorde et la grâce active du Dieu tout-puissant lorsque sa volonté n'est entravée ni par le statut social ni par le crime de l'accusé et que son amour inconditionnel et son pardon peuvent être dispensés. Dieu, par un acte extraordinaire, a touché

la vie des «quatorze condamnés». Des athées déclarés proclament désormais que «Jésus est le Seigneur!». Des marxistes déclarés peuvent dire aujourd'hui que la main de Dieu était clairement sur eux pendant toute la durée de leur incarcération. Les enfants et les frères et sœurs des victimes peuvent ouvertement offrir leur pardon et leur amour aux condamnés. Je remercie humblement Dieu pour la part que j'ai prise dans cette œuvre étonnante de la grâce si totalement imméritée...

Briser le plafond de verre

Bien qu'il soit en augmentation, un nombre relativement faible de femmes atteignent le sommet dans leur profession et occupent des postes importants. Cela n'est possible qu'au prix d'un travail acharné et d'une détermination sans faille et souvent en faisant face à une adversité extrême. Je peux témoigner que j'ai vécu cette réalité – ayant franchi toutes les étapes de ce parcours qui mène aux postes de dirigeants.

Nous autres femmes politiques, nous nous aventurons dans les allées du pouvoir sans une compréhension claire de ce qu'est le pouvoir politique. Nous croyons qu'il nous sera possible de contribuer de façon significative à la vie de la cité grâce à notre créativité et à une approche plutôt «cerveau droit» de l'exercice du pouvoir. Nous découvrons bien trop tard qu'il y a peu de place pour les nouvelles idées et les nouveaux idéaux dans le cadre de l'actuelle gouvernance patriarcale.

(...) J'entrai dans l'arène politique avec un message qui proposait de «réinventer la politique». Je répétais avec force, «Ce n'est pas un jeu d'hommes!» Il ne s'agit pas de se fabriquer une image et de répartir les postes, mais

de partager du pouvoir. Je demande à chacun de «se mettre au service du peuple». Ma “nouvelle manière” de voir et de faire la politique n’allait pas sans risques et sans déboires. J’ai été malmenée, vilipendée et meurtrie par les machinations, la jalousie, la rivalité et le manque d’intégrité qu’alimente la politique patriarcale et partisane. Mais aujourd’hui, plus que jamais, il est urgent qu’il y ait des femmes de foi, des femmes de devoir, des femmes de conviction qui puissent s’engager pour créer les conditions d’un partenariat avec nos collègues masculins. Ensemble nous pouvons apporter cette transcendance à la politique, et susciter l’espoir en un avenir meilleur pour les gens que nous servons.

Le défi du changement

“Si l’on veut mettre en place une façon adulte de faire de la politique, il faut avoir une foi adulte. Si l’on se comporte en leader adulte, il faut alors faire la preuve que l’on est adulte dans la foi”. C’est une affirmation audacieuse que j’ai cherché à valider au cours des quinze dernières années. J’affirme aussi que la foi donne l’énergie et informe la vision de l’avenir, elle peut inspirer la prise de risque dans l’action. Je parle d’une foi où l’on est prêt à mourir à soi afin que d’autres puissent vivre. Je parle aussi d’une foi qui produit des leaders qui sont d’humbles serviteurs du peuple, qui incarnent le mystère de la communauté et la force et la sagesse de l’unité. Je préconise un leadership basé sur la foi qui s’investit dans la communauté politique et qui soit la pierre angulaire d’une vision du changement. Une foi qui ose rêver!

La foi constitue un universel humain, elle permet de donner un sens à la vie. Elle donne le courage d'être et de devenir. La foi religieuse s'ancre dans une "force supérieure" – qui transcende les aléas et les limites de la simple personne, qui nous emmène du naturel au spirituel. La foi judéo-chrétienne offre un discours qui voit en la foi "une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas" (Hébreux 11.1). On est ici appelée à avoir foi en Dieu, Créateur et Dispensateur de l'Univers et Jésus-Christ, son Fils. (...)

Mesdames, Messieurs, la foi ne peut pas être exclue du discours public. La foi apporte l'autorité morale indispensable qui impactera la politique d'une manière qu'aucun autre facteur ne pourra le faire. (...)

Bien sûr, il serait naïf de ma part de passer sous silence le fait que la foi religieuse puisse être utilisée aussi bien positivement que négativement. Aujourd'hui, comme par le passé, des crimes abominables sont perpétrés au nom de la foi – ce qui constitue une perversion de tout ce qui est bon et saint. Nonobstant ces aberrations, la foi, dans ce qu'elle a de mieux, apporte une base morale à la politique, empêche la confusion éthique, alimente le courage individuel et favorise les changements positifs dans la politique. (...)

Les leaders animés par la foi ne sont pas des personnes parfaites, ce sont des personnes vulnérables, des personnes qui reconnaissent qu'elles n'ont pas toutes les réponses. Les leaders qui ont la foi connaissent les moments de doute et de mise à l'épreuve, mais ils savent qu'il y a des ressources au-dessus et au-delà d'eux-mêmes qui sous-tendent l'impératif moral de

justice, d'amour, de miséricorde et d'humilité. Les leaders qui ont la foi reconnaissent une source ultime de l'autorité qui donne le courage et la force de rêver l'impossible et de faire ce qu'il faut pour que triomphent la bonté, la vérité et la beauté.

Je tiens à dire ici, humblement, que sans la foi qui permet de passer de l'égoïsme à l'altercentrisme, de Moi à Toi, la politique est vide, le leadership est vain, la communauté est impossible, la survie est peu probable et le chaos est inévitable.

En conclusion, je dirai que le cheminement qui m'a permis de grandir dans la foi a été long, souvent lassant – parsemé de frustration, de futilité et d'épuisement, mais je l'ai accompli avec les yeux de la foi qui offrent des visions étonnantes de ce qui pourrait être. Je sais aujourd'hui que c'est le seul chemin. Il vient souvent après “les temps du sang et des blessures”. Il appelle le “pardon et la générosité du cœur”. Son objectif est la guérison et la plénitude, la beauté et la bonté. Comme l'a dit Martin Luther King Jr., “La foi, c'est faire le premier pas, même si vous ne voyez pas tout l'escalier”. Et, oui, c'est bien un long voyage! Réaffirmons avec Nelson Mandela que “la longue marche vers la liberté” (et j'ajoute vers la foi) continue...

Marc Pulvar est titulaire d'une licence en sciences du langage et d'une licence en théologie. Impliqué dans le ministère GBU, depuis plusieurs années. Basé en Martinique, il a servi comme coordinateur des pays francophones de la région Caraïbe puis comme Secrétaire Régional associé. Depuis janvier 2019, il est Secrétaire Régional de l'IFES pour la région Caraïbe.

Analyser un campus⁷¹

Pour que l'interaction devienne pratique

I – Étudier mon université

1. Qu'est-ce qui distingue mon université (en quoi est-elle différente des autres, qu'est-ce qui la rend célèbre)?
2. Quelles sont ses sources de financement principales?
3. Quelle proportion d'étudiants⁷² sont des étudiants de niveau master?
4. Combien d'entre eux sont déjà engagés dans des projets de recherche?
5. Quelle est la proportion des étudiants qui vivent sur le campus ou dans des résidences étudiantes?
6. Quelle est la proportion d'étudiants étrangers et quels sont les pays les plus représentés?
7. Quelles sont les filières de bachelor les plus populaires? Pourquoi?
8. Quelles sont les valeurs auxquelles cette université adhère explicitement? Quelles seraient à ton avis les valeurs plutôt implicites ou rarement mentionnées?

⁷¹ Ce questionnaire est adapté des propositions de Vinoth Ramachandra et Ross McKenzie. Le terme « université » peut être remplacé par le nom de toute institution de formation tertiaire.

⁷² Pour faciliter la lecture, nous avons renoncé à l'usage systématique des formulations inclusives. Il va de soi que toutes les étudiantes sont concernées également.

9. Quelle est l'idéologie (ensemble d'idées, de croyances, but de la vie, etc.) la plus répandue dans l'université? Comment l'expliquer?
10. Si quelqu'un faisait le tour du campus à la manière de l'apôtre Paul (cf. Actes 17), que pourrait-il déduire des préoccupations des étudiants/enseignant en lisant les panneaux d'affichage/journaux du campus/réseaux sociaux?

II – Étudier les chrétiens

1. Est-ce que les chrétiens et les autres associations religieuses sont autorisés à se réunir sur le campus et à en utiliser les infrastructures? Si oui, combien d'associations explicitement chrétiennes y a-t-il? Quelle est la plus importante et comment l'expliquer?
2. Un groupe GBU/IFES est-il présent sur le campus (ou en-dehors s'il n'est pas autorisé à se réunir dans l'université)? Si oui, comment décrire cette présence?
3. Depuis combien de temps y a-t-il un GBU sur ce campus? Combien d'étudiants s'identifient avec le GBU?
4. Est-ce qu'il arrive que les groupes chrétiens s'associent pour faire quelque chose ensemble? Si oui, quoi?
5. Combien y a-t-il d'enseignants et de membres du personnel administratif qui sont chrétiens? Combien d'entre eux s'associent ouvertement aux

GBU et de quels instituts/départements font-ils partie?

6. Est-ce que les enseignants chrétiens, les étudiants de bachelor et de master se rencontrent parfois pour parler de leur témoignage à l'université?
7. Comment le GBU est-il perçu par l'université (les autres étudiants, les enseignants, en général) ?
8. Quels sont les obstacles internes (pour les chrétiens) pour interagir de manière holistique (intégrale) avec la vie de l'université?
9. Quels sont les plus grands défis externes à une interaction holistique avec l'université?
10. Quelles sont les ressources intellectuelles et spirituelles (au plan local, national et global) que les équipiers GBU/IFES utilisent régulièrement pour former et équiper les étudiants?

III – Mettre en pratique

1. Je pense que les plus grands enjeux dans mon université sont: ...
2. Quel est l'enjeu le plus important en ce moment et sur lequel les chrétiens pourraient avoir un impact?
3. Comment cet enjeu pourrait-il être abordé dans une perspective chrétienne? Comment Dieu voit-il la situation? (où peut-on voir des aspects du schéma Création > Chute > Rédemption > Restauration?)

Création	Chute	Rédemption	Restauration	Commentaires

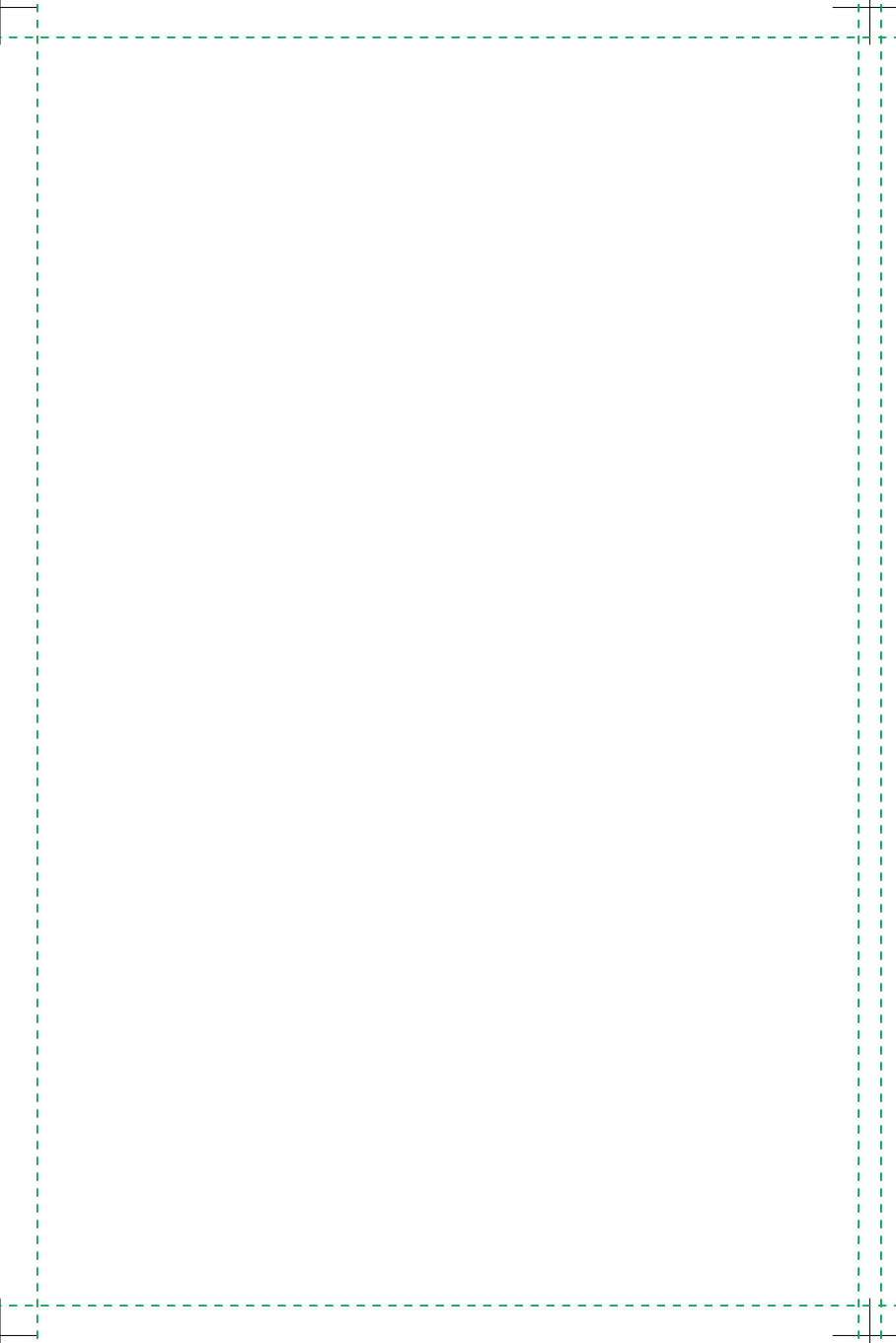
4. Quelles seraient les étapes nécessaires pour résoudre ce problème d'une manière pratique?
5. Que pourrait faire le groupe GBU/IFES local? Y a-t-il des défis particuliers auxquels faire attention?
6. Est-ce que certaines églises locales pourraient apporter leur aide? Si oui, comment allez-vous communiquer avec elles? Si non, pourquoi?
7. Quelles seraient les premières étapes pour parler de ce problème aux responsables du groupe local?
8. Quelles sont les premières actions que tu pourrais entreprendre en rentrant à la maison?
9. Y a-t-il un domaine (fondements bibliques, connaissances contextuelles, interviews, discussions, lectures) dans lequel il pourrait t'être utile de te documenter dans les mois à venir?

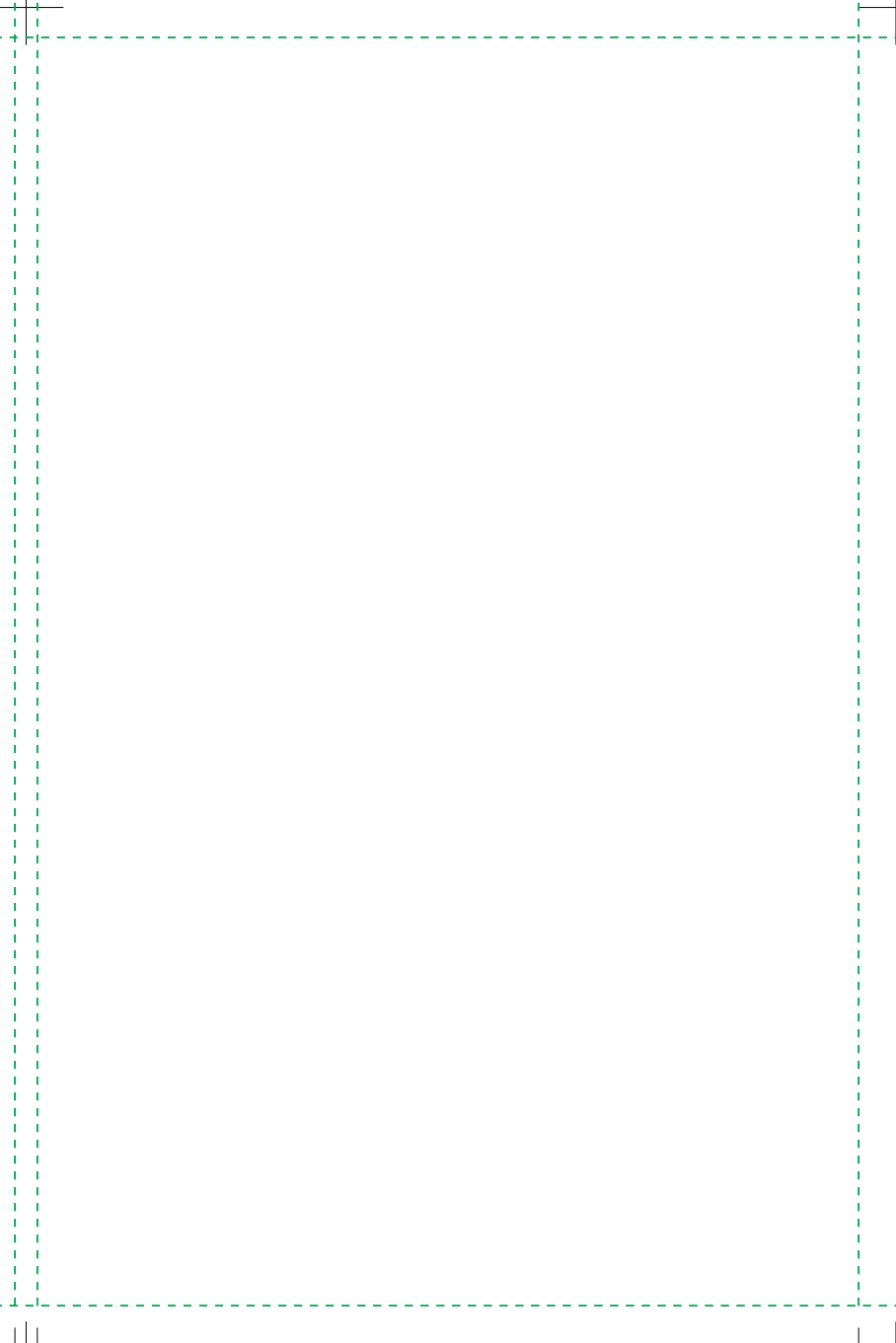
Cette feuille de travail est destinée à être utilisée aussi bien seul qu'en groupe. Pourquoi ne pas la photocopier pour l'utiliser lors d'une prochaine rencontre GBU ou d'un week-end de réflexion?

Engaging the Whole University for Christ by Terry C. Halliday and Christ and the University by Vinoth Ramachandra, were originally published in English in the booklet entitled, Engaging the Campus: Faith and Service in the Academy by Fellowship of Evangelical Students (FES) Singapore, 2014. All rights reserved.

Interagir avec toute l'université pour Christ de Terry C. Halliday et Christ et l'université de Vinoth Ramachandra, ont été publiés à l'origine dans la brochure Engaging the Campus: Faith and Service in the Academy by Fellowship of Evangelical Students (FES) Singapore, 2014. Tous droits réservés.









Dépôt légal : mai 2019 N° imprimeur : 051963241

Imprimé en France par Présence Graphique - Monts.